Gazelle, la Négresse.

Préface.

Je tiens, sur ses quelques lignes à spécifier, que tous les noms utilisés dans ce livre, sont de pure fantaisie, ils ne peuvent en aucun cas avoir un rapprochement avec la réalité.

Ce livre est basé sur des histoires ayant eu lieu, rassemblé dans un roman de ma pure fantaisie. An raison du scandale à la cours d'Angleterre, ce petit roman vient à point.

l’arrivée.

Tous les Voyageurs du vol de Cebut en provenance de France, nous vous souhaitons un bon séjour dans notre ville.

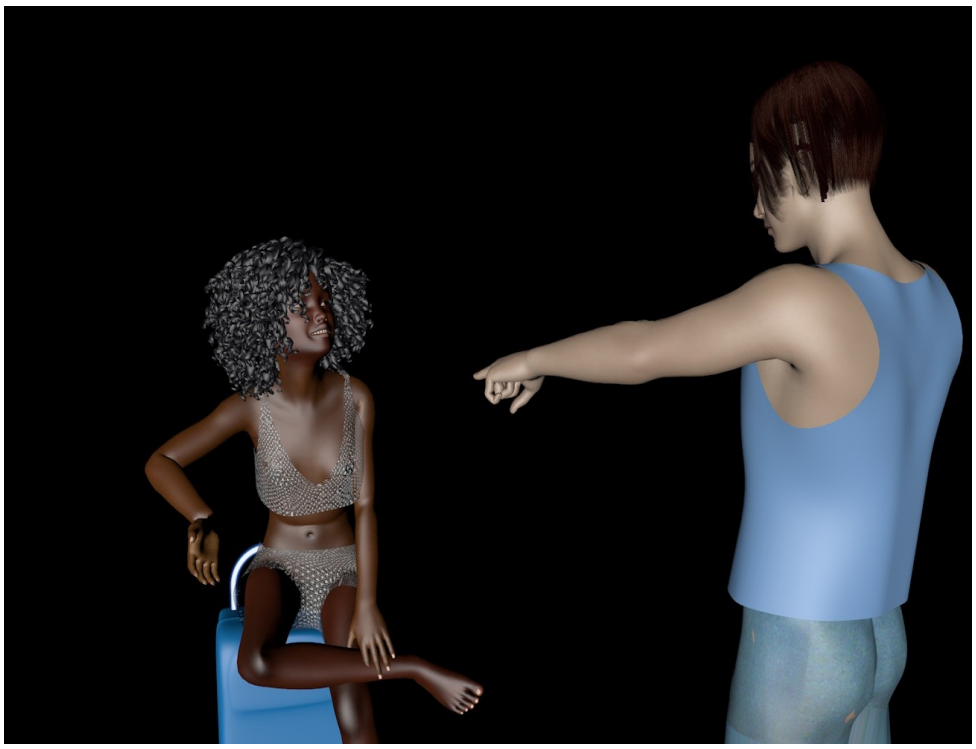
– Monsieur bonjour, votre passe-port sil vous plaît… Vous estes monsieur jean-Luc Duchamp ?
– Oui monsieur
– je vois, que vous estes journaliste ?
– Oui monsieur, journaliste indépendant.
– Oui. Je vous donne ses quelques feuilles, à lire attentivement sur ce que vous avez le droit de faire et ce que vous n’avez pas le droit. Vous signer ici pour la réception de ce papier. Je vous souhaite un bon séjour.

– Hé, négresse, tu as un client, pique-lui sa valise et son appareil photo, regarde, il ne fait même pas attention, j’envoie les enfants l’occuper, tu me fais passer tous ça, dit son amie.

Jean-Luc pris ses feuilles, et tout en tirant son trolley, lisait ou essayait de lire ses quelques lignes en anglais. Il s’arrête, car des problèmes de compréhension, avec la langue anglaise, ou plutôt américaine, le pousse à réfléchir.

– Alors Suzanne, Négresse, tu lui piques sa valise oui ou non ? Tu l’as déjà dans la main
– Ferme ta gueule, à celui-là, je ne lui pique rein du tout, t’as compris ? Rien… du…. tous. Et toi non plus, c’est mon homme.
– Tu es conne ou quoi ? tu vas pas bien dans la tête ? Tu ne lui as même pas encore parlé.
– T’occupe, je te dis que c’est mon homme, et ce sera mon homme. Maintenant, tu fou le camp avec les gamins.

Négresse, qui semblait avoir entre quatorze et quinze ans, s’assoit sur le trolley de Jean-Luc, déguenillée, pas très propre plutôt même très sale ne sentant pas très bon non plus. Cheveux sale, bouclés en broussaille, noir de peau, le regardait en lui souriant. Jean-Luc lui demande :



– Que fais-tu là toi ?
– Tu le vois, je m'assois, j'attends que tu continues, je vais t'aider, dit-elle avec un anglais parfait.
– Comment c'est ton nom ?
– Moi c'est Suzanne, Gazelle ou Négresse. Appelle-moi Gazelle.
– Moi c'est Jean-Luc Duchamp. Elle essaye de répéter après lui.
– Jean-… Louc. Elle rassemble ses lèvres comme pour siffler, tend le cou vers l'avant. Douchamp.
– Jean-Luc, pas Louc, Duchamp, pas *dou.* « du. » mais je n'ai pas besoin de ton aide. Il tire un billet de 20 pesos et le lui donne, allez, prend ça et va-t'en.
– Je ne veux pas tes sous, je ne veux pas partir, je veux t'aider. Elle ajoute avec un très bon français cette fois. Je parle le français un petit peux. (mais elle maîtrise avec perfection le Français, avec son accent bien sur, les « U » sont des ou.) Em fait, je voulais te voler ta valise.
– Pourquoi tu ne me l'as pas volé ? Tu as eu peur de te faire prendre hein, c'est ça ?
– Je ne me fais jamais prendre, et je te le redis, je veux t'aider. Maintenant, j'ai changé d'avis, je te vole ta valise et le propriétaire par dessous.
– Tu veux m'aider à quoi faire ? Voler ma valise ?
– Je serais ton guide, ta tra douc trice, mais je ne veux pas de sous, tou es beau et tou me plais.
– Tu ne crois pas être un peu jeune pour moi ? J'ai vingt-quatre ans.
– Et moi, j'en ai dix-sept. Dans un mois dix-houit.
– Tu te fous de moi ? Tu n'as pas dix-huit ans ?
– Non, je te joure, je ne mens jamais, je vais avoir dix-houit ans, et je serais ton guide, je vais t'aider. À quel hôtel, et quelle chambre es-tou descendou ? Jean-Luc répond sans réfléchir.
– Le Cebut hôtel. Chambre 4, mais tu ne viens pas avec moi, même avec ta bonne connaissance du français.

– Bien soûr que non, je ne viens pas avec toi, c'est toi qui viens avec moi, je connais le chemin, et je sou sour, tu ne le connais pas. Elle saute sur ses pieds, elle prend le trolley d'une main, agrippe la boucle de la ceinture de Jean-Luc de l'autre, et les tire tous les deux vers l'hôtel, ce qui fait sourire Jean-Luc, il se laisse faire. Un petit Hôtel chambre, en forme de bungalow, Suzanne ne le laisse pas parler, Monsieur, la clef de la chambre numéro quatre, pour monsieur jean-… Louc elle rassemble sa bouche en cœur Douchamps. Tu vois Jean… Louc, j'arrive bien à le dire. Jean-Luc sourit.

Elle rafle les clefs, et se dirige, toujours avec la ceinture de Jean-Luc dans la main, et le trolley de l'autre, les clefs dans sa bouche, atteins la chambre quatre. Enfin elle pose le trolley, mais sans le lâcher ouvre la porte, le tire à l'intérieur, rentre le trolley et ferme la porte derrière elle. Voilà Jean-… Louc, nous sommes arrivés. Elle s'assied sur le bord du lit, faisant balancer ses jambes, ses mains sous les cuisses, elle le regarde, toute tremblante. Il lui donne cette fois cinquante pesos.

– Allez, prend, merci de m'avoir amené ici, rentre chez toi, maintenant. Elle ne bouge pas d'un centimètre.

– D'abord, je te l'ai dit, je ne veux pas de tes sous, ensouite, je suis chez moi, avec toi, je te le dis, te le redis, je VEUX rester avec toi pour t'aider, et je resterais. C'est tout.

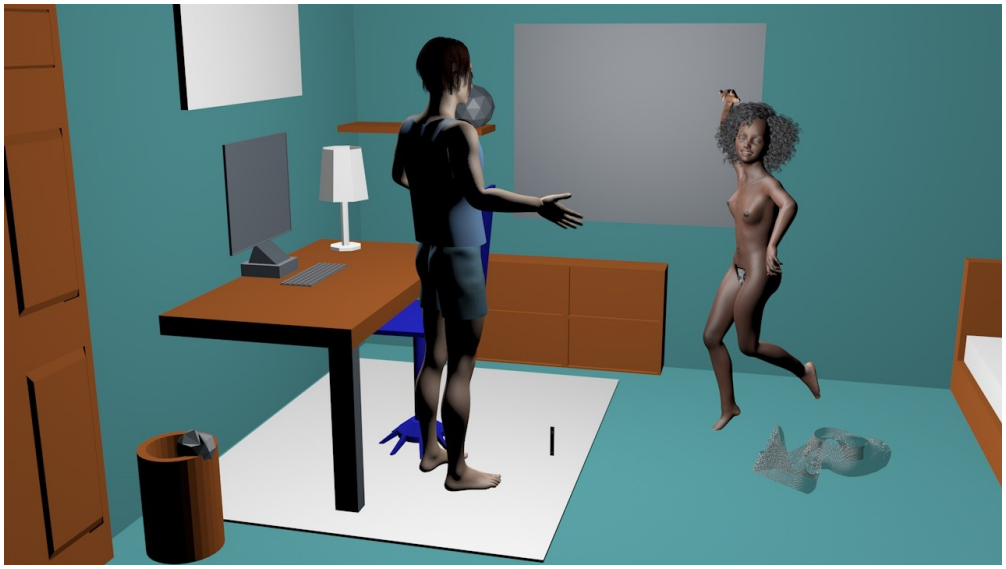
– Ma belle, je… Elle le coupe toute contente.

– Oh, tou m'a dit ma belle ? Tou me trouve belle ?

– Oui, je te trouve belle, mais ne change pas de convers…

– Tou ne peut pas me trouver belle, tou ne m'a pas vue comme il faut.

– Et comment dois-je te regarder pour te trouver belle ? Son short vient de tomber, son t-



shirt également et danse, nue comme un vers devant lui.

– Comme cela, tou dois me regarder, tou me diras lorsque tou m'auras bien voue, je remettrais mon short. Mais si tou le veu, je reste comme ça. Tout le monde dit que je soui belle toute noue.

– Je dois avouer qu'ils ont raisons.

– Je te le dis tous le monde dit : La petite Négresse est la plous belle.

Connaissances très approfondies

Jean-Luc surprit, reste muet, devant cette petite beauté, presque une tête plus petite que lui. Il prend une de ses caméras qui étaient toujours prêtes, et commence à la photographier. Un corps uniformément beau de la couleur du chocolat, à y mordre dedans, des cuisses fines et musclées, un ventre plat, et plus luisant que le reste, une poitrine petite mais belle également à croquer, surmonté de ses petits mamelons, ou son érection était visible, un petit mon d'amour couvert d'une forêt noire bleutée, courte mais bien touffu laissait voir ses petites lèvres rose, bien fermées qui brillait au beau milieu. Jean-Luc avala sa salive à plusieurs reprises, Il ne pouvait pas croire que cette petite beauté avait bientôt dix-huit ans. Il avait tout enregistré dans sa caméra numérique, l'envie lui montait aux lèvres ou ailleurs. Suzanne se plaisait de se faire photographier nue elle aimait même être nue.

– Suzanne, tu as vraiment dix-sept ans ?

– Bien sour, je te l'ai dit, je ne mens jamais, sauf devant la police, tou m'appelles Gazelle, tout le monde, m'appelle Gazelle, Et tou me trouves belle ?

– Oui merde, je te trouve belle Gazelle, rhabille-toi et rentre chez toi, en plus tu pus.

– Peut-être que je pous, mais je souis chez moi, ici, avec toi, et je souis belle, même si je pous. Je te l'ais dit, chez moi, c'est avec toi. Tou m'a vexé. Maintenant elle est vexée mais ne cherche pas à partir, bien au contraire.

– Je ne m'en sortirais pas.

– Non, abandonne, je reste avec toi, je me fais toute petite, pour ne pas te gêner, je ne dirais plous rien, comme cela tou auras la paix. Je dors sour le tapis, comme cela tou pourra dormir tranquilles, je ne te demande rien. Si je pous, met une pince à linge sour ton nez. Je veux jouste être avec toi, rien de plous. Ah ! si, je veux quelque chose, montre-moi les photos, je veux me voir toute noue. Il les lui montre, mais il a des problèmes pour garder son calme, à chaque fois, sa main frôle la poitrine ou le ventre de Suzanne.

– Ils ont raison. Je ne savais pas que j'étais aussi belle toute noue, tou vois bien, je suis la plous belle des Négresses qui pou.

– Bon, tu as gagné, tu restes avec moi pour l'instant, j'ai bien dit, pour l'instant. Tu me laisses dormir, je suis fatigué.

– C'est entendou, quand dois-je te réveiller ?

– Pour le repas du soir.

Jean-Luc s'étend sur le lit tout habillé, et s'endort immédiatement, il était vraiment fatigué, il n'avait presque pas dormi dans l'avion. Elle prend le téléphone, et fait valoir qu'elle restera longtemps.

– Monsieur à la réception, à partir de maintenant, nous sommes deux dans la chambre N°4, veuillé noter, et nous seront deux pour les repas et petits déjeuner, merci monsieur, et raccroche

Elle le regarde tendrement, en tremblant et en souriant, ce bonhomme lui plaît, son cœur double de vitesse chaque fois qu'elle le regarde, elle est prête à se donner à lui. Sans réfléchir, toujours nue, Elle lui enlève ses chaussures, arrive à lui défaire son short et il se retrouve nu, toujours en dormant, sans n'avoir rien remarqué. Elle ouvre maintenant le trolley, elle place ses affaires, qu'elle plie proprement et les range dans l'armoire de l'hôtel.

Elle s'aperçoit, que même nu, Jean-Luc transpire. Elle ne pense pas à la climatisation qui est à l'arrêt. Elle se dirige dans la salle de bain, mouille une serviette et, assise à côté de lui, lui passe cette serviette mouillée sur le corps, son cœur se remet à danser dans sa poitrine, sous cette action, elle fait attention de ne pas toucher à son pénis, pour elle, c'est tabou, elle tourne simplement autour, mais, ce n'ait pas l'envie qui lui manque ! de s'en emparer, l'embrasser, le caresser, regarder ce que c'est exactement, elle n'arrête pas de regarder cet objet, qu'elle n'avait jamais vu au part avant, du moins pas comme cela.

Sa poitrine c'est redressé, c'est durci, ses mamelons pointent de nouveau. Elle est pucelle, et en plus, n'a jamais vu un homme nu, pas comme ça devant elle, offert sur un lit. Et celui-là, en plus, il est beau, du moins pour elle, même nu ou habillé, elle le trouve incontestablement beau, le plus beau des hommes qu'elle n'ait jamais vus. Elle s'est levé, les bras écartés, elle le regarde, *« Qu'il est beau, mon Dieu qu'il est beau, j'ai vraiment envie de lui, il m'attire ».* Elle a de nouveau envie de le caresser, son cœur va exploser. Elle s'est rassise. Sa poitrine se durcit de nouveau, ses mamelons pointent, ses petites lèvres roses s'entrouvrent, se mouillent, des fourmis lui courent dans son bas ventre, elle tremble. « *Merde, que m'arrive-t-il ? Pourquoi je suis comme ça ? Je ne le connais même pas, peut être qu'il va même me foutre à la porte »* Elle passe sa main sur son trésor avec de grands soupirs de satisfaction, sa main est trempée, elle fait attention de ne pas le réveiller.

Elle se redresse en sursaut, il vient de bouger, de se retourner sur le ventre, lui présentant ses fesses. Elle s'assied de nouveau, passe sa serviette mouillée sur son dos, ses petites mains douces sur ses fesses rondes : » *mon Dieu que c'est doux, mon dieu qu'il est beau, mais qu'il est beau »* elle ne peut se retenir, lui embrasse délicatement ses fesses les unes après les autres, plusieurs fois. Puis doucement en pleurant, elle se lève, jette avec violence cette serviette de bain dans la salle d'eau.

« je n'arriverais jamais à l'avoir, il n'est pas pour moi, il est trop beau, je ne suis ! qu'une petite mendiante, une aborigène, une voleuse, une Négresse, je n'ai aucun droit, même pas de rêver au bonheur ». Elle va à la fenêtre, les larmes lui coulent sur les joues. Elle a fermé les yeux, mais chaque passant la regarde, elle se présentait, nue en vitrine.

Elle le réveille, toujours nue, l'embrassant sur les joues, « *c'est toujours ça que je t'aurais volé, je ne suis pas une voleuse pour rien. »*

– Jean-… Louc, lui dit-elle doucement, tou dois te lever, il est l'heure dou repas. Il se réveille, surpris d'être nu

– Merci Suzanne, petite Gazelle, tu es un ange. C'est toi qui…

– Oui, c'est moi qui t'ai déshabillé, il faisait trop chaud.

– Habille-toi, nous allons manger.

– Je ne peux pas, tou m'a dit que je pous. Elle était vraiment vexée. « *J'espère qu'il va insister, j'ai très faim. »*

– Tu me rendras fou. Va te doucher et attends-moi, il sort maintenant en trombe, cinq minutes plus tard, lui lance un short et t-shirt sur le nez. Enfile ça et vient. Jean-Luc avait repéré un marchant ambulant en arrivant, et acheta le short et t-shirt pour presque mille pesos.

Pendants le repas, Suzanne à des problèmes avec sa fourchette, elle se mit à manger avec ses doigts, ce qui n'était pas pour plaire à Jean-Luc.

– Gazelle, avec moi, on ne mange pas avec ses doigts, elle répond la bouche plaine.

– En France, peut-être, mais ici on mange avec les doigts, tou dois t'y habitouer.

– Pourquoi je dois m'y habituer ?

– Parce que tou es ici comme un invité, et il ne te viendra pas à l'idée d'imposer à ton ami qui t'as invité, à manger comme tou le veux. Dis-moi, tou as acheté mon short à ce monsieur ?

– Oui

– combien as-tou payé ?

– Huit cents pesos, pourquoi.

– Houit cents !! je m'en doutais, je reviens. Elle se lève, sort pour discuter avec le vendeur.

– Grand frère, tu as vendu mon short et mon t-shirt à mon ami, huit cents pesos.

– Et alors petite sœur.

– Le pris normal est de quatre cents pesos.

– Et alors fou le camp, tu m'énerves.

– Et bien tu lui rends trois cents pesos, ou j'appelle la police. Il lui donne trois cents pesos à contre-cœur. Ils savent tous les deux très bien, que de vendre à la sauvette est interdit.

– Salope.

– Non, c'est toi le salop, tu arnaques les touristes, (elle les vole, ce n'est pas mieux) ce n'est pas beau. Elle encaisse l'argent et rentre à l'intérieur. Donne l'argent à Jean-Luc. Tien Jean-… Louc, dire son prénom, était pour elle très difficile, surtout le 'u'. Il t'a vendou beaucoup trop chère.

– Garde donc cet argent répond Jean-Luc. Elle est toujours vexée, mais frotte son petit ventre bien rempli, comme depuis longtemps.

– Tou ne comprends vraiment rien dou tout, je ne veux pas d'argent, je veux jouste rester avec toi. Puis se retire dans son mutisme.

Jean-Luc ouvre ses papiers, sans plus rien dire et se parle à lui-même. Bon il faudra que je me rende la. Ah, il faut que je téléphone, une ou deux cartes, le taxi, le repas. Bon, il se retourne cherche visiblement à acheter des cartes de téléphone. Un jeune marchand s'approche,

– Sir, très bon marché, cent cinquante pour une carte. (Prix normal trente-cinq pesos.)

Suzanne sort de l'ombre, lui parle en tagalog.

– Grand frère, tu lui donnes deux carte pour quatre-vingts, pas plus.

– Cent.

– Va-t'en. J'ai dit deux cartes, quatre-vingts, ou rien. Le jeune donne les deux cartes à contre-cœur. Jean-… Louc, tou paies quatre-vingts, pas plous. Il la regarde encore surpris.

Suzanne se replonge dans son silence. Jean-Luc paie, ramasse ses cartes, et ne quitte plus Suzanne des yeux qui le boude.

Il ne peut que revoir ce joli corps nu, extrêmement beau. Il a envie de la toucher, de la caresser, de la prendre dans ses bras, de l'embrasser. Son pénis ne reste pas inactif, et prend du volume, de la grandeur. Il faut qu'il fasse quelque chose, en short, cela pourrait être dangereux ici, se promener avec une érection maison. Il se lève de table, range ses affaires, dans son classeur, il est vingt et une heures trente passés, nuit noire. Il prend le poignet de Suzanne, la tire avec lui l'obligeant à trottiner à côté de lui, il s'aperçoit qu'elle n'a pas de chaussure, mais continue quand même son chemin. Dans la chambre, il lui retire délicatement son t-shirt, son short, il la regarde, la tenant toujours par le poignet, sa trique s'est levée au maximum.

– Tu as vu ce que tu m'as fait ? Lui dit-il presque jouant la colère, il baisse sont short, lui montre son érection. Suzanne s'offusque.

– Je ne t'ai rien fait, moi, même quand tou as dormi, je t'ai passé de l'eau fraîche sour ton corps. Elle n'avait jamais vu ça, elle s'avance d'un pas et demande : Ça te fait mal ?

– Oui. Et tu es la seule à pouvoir me soigner. Elle s'est rapproché encore un peu, presque contre lui, pose sa main délicatement sur cette trique monstrueuse, elle sait très bien ce qu'il veut, et espère de tout son cœur qu'il la prenne, elle a envie de lui, elle en tremble même, elle veut vraiment faire l'amour avec lui, même dans l'inconnu. Cet homme le fascine.

– Qu'est-ce que je dois faire ? Elle le regarde attristée dans les yeux, sa main toujours posée sur son érection.

– Faire l'amour avec moi pardi. Et plus bas, presque inaudible : bien sur, si tu es prête, et que tu le veuilles.

Elle ne dit plus rien, le fixe dans les yeux, Elle respire très fort, ses seins se sont durcis à lui faire mal, ses Mamelons pointent de nouveau, agressifs, sa petite fente s'est ouverte en grand et sa cyprine, s'échappe en abondance, se déverse sur ses jambes. Son ventre se contracte, des fourmis la démangent dans ses entrailles. « *Ça recommence, tu as envie de lui hein ? Eh bien saute-lui dessus, viol le, n'attend pas ».* Elle a vraiment envie de lui, de le prendre dans ses bras, de le caresser, elle en tremble. Au bout d'un temps, elle dit les yeux plein de bonheur :

– Si cela doit t'aider, alors faisons l'amour. Elle pensait déjà, tout en restant calme : « *prends-moi, j'en ai tellement envie, prends-moi maintenant, je t'appartiens, aller, bouge ton cul, tu ne vois pas ? J'en tremble d'envie ». Il lui dit doucement :*

– Ce n'est pas si facile, elle sursaute, tu es pucelle, et cela pourrait te faire mal. « *Oh Merde, il ne veut pas pensât-elle que dois-je faire ? Je le veux pourtant, même si cela fait mal, j'ai envie de lui, je le veux, je dois l'avoir. »*

– Si cela doit t'aider, faisons l'amour, même si cela doit me fait mal, je le ferais pour toi, je souis responsable de ton problème, je souis vraiment prête à t'aider, montre-moi comment on fait, je ne sais pas, je ne l'ai jamais fait. Et je veux t'aider « *Il doit se dépêcher, j'ai tellement envie de lui, je vais en mourir d'attendre. Son machin est énorme, je suis sûr que cela va me faire mal, mais cela ne fait rien, je peux le supporter, je le veux. »*

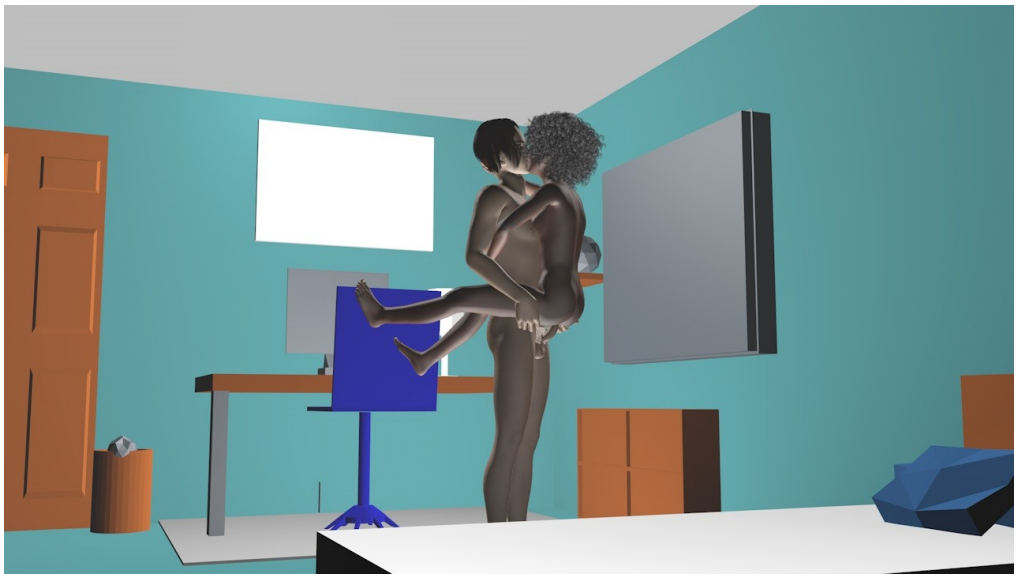
Maintenant, Jean-Luc ne dit plus rien, il la tire doucement contre lui, son ventre, sa poitrine, son pubis contre lui, il lui caresse le dos descendant jusqu'aux fesses ou il s'attarde, Suzanne aime ses caresses, la chaleur de son corps contre le sien, sa tête contre sa poitrine, « *enfin, il se décide, je n'y croyais plus. Il est si doux avec moi, comme il sent bon, il me fait trembler de bonheur pense-t-elle* », ses mains suivent son mouvement et caresse les fesses de Jean-Luc, ses hanches. Elle sent très bien sa trique devenir encore plus grosse contre son ventre, elle frissonne, hoquette, il la prend dans ses bras, la porte sur le lit. « *Mon Dieu que c'est bon ce qu'il me fait, n'arrête pas mon cœur, si tu savais comme je t'aime, enfonce ton truc dans mon ventre, c'est sûrement merveilleux, toutes les filles en rêvent. Tu ne vas pas lui dire que tu l'aimes non ?, bougre de conne. »*

D'instinct elle a roulé ses jambes autours de sa taille « *maintenant, je te tiens mon homme, c'est trop tard pour toi, tu ne partiras plus, je t'aime trop, je vais t'obliger à me prendre, à me posséder, à m'aimer, à me garder, je te veux, tu m'appartiens, tu es à moi toute seule, pour toujours ».*

Il l'embrasse avec fougues, la couchant sur le lit, une serviette sous les fesses. Il lui prend ses petits seins dans sa bouche à tours de rôle, sans oublier les petits mamelons elle se sent portée au ciel, des soubresauts envahissent ce corps qu'elle lui offre, consciente, de ce qui lui arrive, elle le voulait, elle le veut, elle le possède. « *Tu es à moi maintenant, je te possède, tu me prends, tu me donnes et me donneras plein de bonheur, et si je le peux, je t'en donnerais encore plus. ».*

Les mains de Jean-Luc atteignent son bas ventre, elle pousse un cri, son bas-ventre se gonfle, elle écarte grand ses cuisses, son antre est en feux. Sa cyprine se déverse, comme pour

éteindre ce feu qui lui brûle les entrailles, elle se remue maintenant dans tous les sens, mais de partout elle ressent les contractions de son corps qui lui apportent le plaisir. Elle a oublié que cela allait lui faire mal. Elle respire fort, très fort, elle manque de souffle, les doigts de Jean-Luc s'activent dans son vagin, cela devient dur pour elle de coordonner ses mouvements, de rester maîtresse, son corps réagit contre cette montée de jouissance se contractent.



Jean-Luc à maintenant de la peine à la tenir en place, tant elle se remue. Doucement, lentement, la perche de Jean-Luc prend la place de ses doigts. Le gland vient de pénétrer, et fait le passage, elle s'est figée, comme un chien à l'arrêt. C'est tout nouveaux,

« *C'est bon, pense.-t-elle continue, continue, oh que c'est bon, ne t'arrête pas* ». Cette pénétration à quelque chose de mystique, de féerique. D'autres muscles se mettent an mouvement, la jouissance devient plus intense, qu'elle ne peut pas décrire. Elle sent ce phallus qui entre doucement dans son fourreau très étroit, se faisant le chemin entre ses chairs en feu. Jamais elle n'aurait peu s'imaginer que se soit aussi bon, aussi beau. Puis jean-Luc se retire, laissant Suzanne sur ses regrets, puis il revient tout de suite à la charge. Elle lui attrape les fesses, les poussent qu'il rentre plus vite plus profond, « *aller, entre, entre donc, merde, c'est si bon* ». *E*lle pousse un cri de douleur, un sursaut, elle à mordu l'épaule de jean-Luc, cette fameuse douleur vient de l'atteindre. Jean-Luc continue son exploration en faisant un va-et-vient lent de plus en plus profond et de plus en plus rapide,

La douleur a disparu, remplacé par des tas de petit bonheurs dans tous son ventre. Suzanne respire comme une locomotive, ses cris sont de plus en plus rapprochés, de plus en plus fort. Elle aimerait refermer… ouvrir ses jambes, Jean-Luc lui tien sa bouche avec la sienne, ils ont depuis longtemps fermé les yeux, la jouissance frappe déjà à la porte, les contractions lui font mal, elle serre de plus en plus fort la poitrine de Jean-Luc écrasant la sienne contre lui.

C'est l'explosion, l'éjaculation de Jean-Luc a eu lieu en même temps que Suzanne. Elle a crié en mordant jean-Luc profondément cette fois-ci, il saigne. Il ne s'en est même pas aperçu, elle l'inondât de sa cyprine. Suzanne ne le lâche pas, elle se crispe pour le garder contre elle, dans elle, seule ! Ses soubresauts, ses Hoquets, ses contractions, ses tremblements montrent, quelle vie encore.

Une bonne demi-heure plus tard, Jean-Luc réussit à se détacher d'elle, la serviette maculée de sperme, de cyprine et de sang. Elle ne bougeait toujours pas, malgré les caresses de Jean-Luc. Sans relever la tête, elle murmura :

– Jean-… Louc, c'est ça faire l'amour ?

– Oui, et tu vois, je suis guéri jusqu'à la prochaine fois.

– Jean-… Louc, c'est ton machin qui m'a fait tous ça ? j'aimerais que tou ais très souvent cette maladie, c'est tellement bon.

– Oui, c'est mon machin qui t'as fait tous ça, et à moi aussi.

– Dit voir : « Jean-Luc ». Lui demande-t-il en souriant.

– Jean-… elle rassemble avec peine sa jolie petite bouche, doucement laisse échapper un joli… Louc.

– J'abandonne dit Jean-Luc en souriant. Devant le regard désolé de Gazelle.

Jean-Luc réussi à la porter sous la douche, c'est lui qui la lavât, elle avait les yeux fermés, les bras attachés à son cou, elle se laissât caresser sous la douche. Elle jouissait de ses caresses. « *Dis-lui donc que tu l'aimes connasse, tu n'oses pas hein ? Je jouis de ses caresses, continu mon amour, caresse-moi. Oui je t'aime, tu ne peux pas savoir combien.* »

Il la porta encore dans le lit et enroulé l'un contre l'autre, ils se sont endormis. Dans la nuit, Gazelle se coucha à côté du lit, sur le Tapis, le matelas est trop mou, habitué au trottoir et aux entrées du supermarché, elle ne pouvait pas dormir.

Sami

Elle fut la première debout, elle trouvât la caméra de Jean-Luc, elle était fascinée par cet appareil, et le tournait dans tous les sens, essayait d'en comprendre le fonctionnement. Elle a trouvé ! elle photographia Jean-Luc pendant qu'il dormait, sur toutes les coutures, cherchant instinctivement les meilleurs angles de vues. Comme il bougeait beaucoup en dormant, elle trouvait des tas de pose qui la fascinait.

Elle était contente de son exploit, elle regardait les photos qu'elle avait faites avec délice. C'est elle qui les avait tirées, et de son Jean-Luc, « *Qu'il est beau, c'est mon homme, c'est le mien maintenant, je ne m'étais pas trompé, je le garde.* ». Pendants qu'elle regardait ses photos en souriant, Jean-Luc c'est levé, et sans bruit passât derrière elle. Il a d'abord eu peur pour sa caméra, mais s'aperçut que ce qu'elle a fais était très beau, ces photos lui plaisait.

– C'est toi qui as fait ça ? Toute contente de pouvoir répondre par l'affirmatif.

– Oui, répond-elle tou dormait. Tou me montres comment ça marche ?

– Tu vois bien, tu as trouvé toute seule.

– Oui, mais tous ses boutons, à quoi ça sert ?

– Je te montrerais petit à petit. Elle se retourne, le regarde dans les yeux, lui dit doucement, elle le supplie.

– Jean-… Louc, je ne veux pas partir, je veux rester avec toi.

– Non petite Suzanne, non petite Gazelle, je ne veux plus que tu partes, je veux que tu restes avec moi. Oui, longtemps, très longtemps. Viens contre moi. Il la presse contre lui, lui caressant le dos, les fesses, les cuisses. Elle se blottit, nue contre lui, comme une chatte, elle ronronnât également, comme une chatte. Il rompt ce charme le premier.

– Petite Gazelle, habille-toi, on va prendre le petit déjeuner. Elle passe le t-shirt de Jean-Luc qu'il portait la veille, par-dessus sa tête, ce t-shirt, lui arrive juste en dessous des fesses, l'échancrure, lui cache à peine sa poitrine, ressemble fortement à une petite robe.

– Voilà dit-elle.

– Tu ne vas pas sortir comme ça non ? Mais il la prenait en photo, elle tournait sur elle-même, montrant de ce fait son trésor et ses fesses.

– Pour aller prendre le petit déjeuner, cela souffi.

– Tu n'as même pas de culotte !

– Pour quoi faire, je n'en ai jamais eu. Elle le prend par la main, le tire à l'extérieur. Allez vient, j'ai faim. Elle se réjouissait pour le premier petit déjeuner de sa vie.

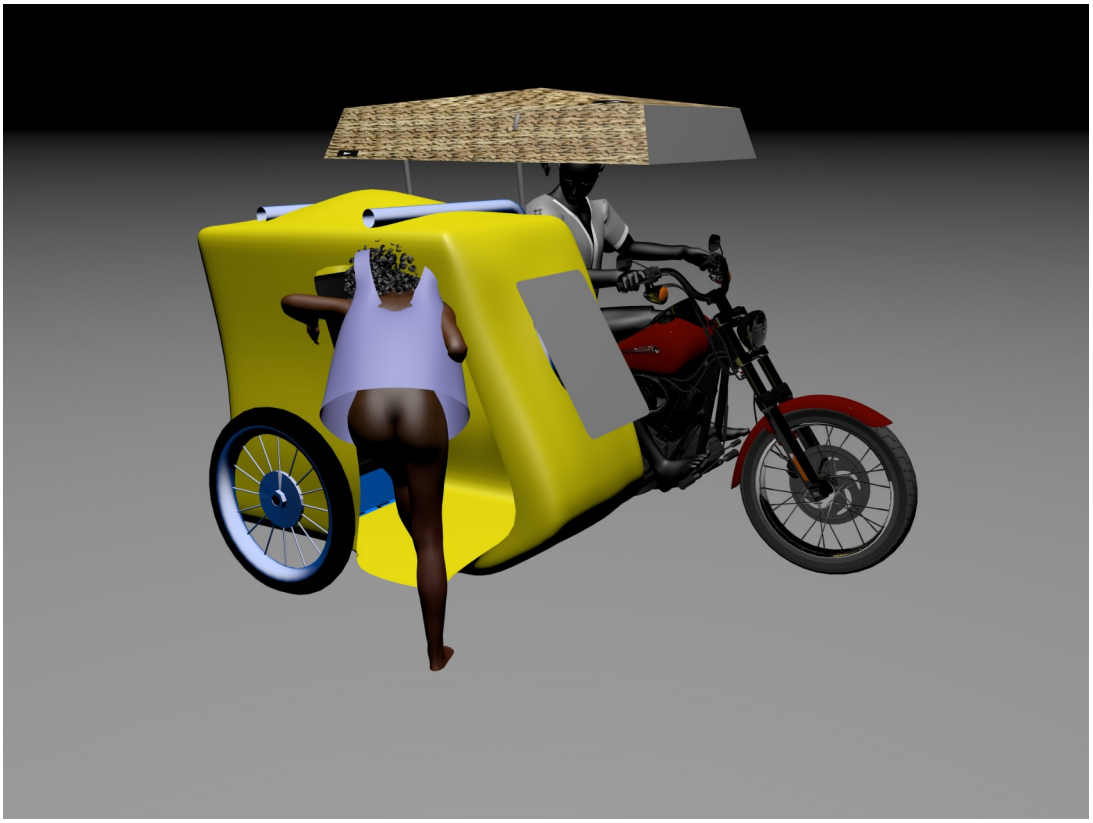
Suzanne n'a jamais eu un petit déjeuner de sa vie, et si copieux, qu'elle ne pouvait plus bouger, son ventre avait doublé de volume. Elle se plaisait dans son t-shirt, et chaque fois qu'elle se déplaçât au buffet, Jean-Luc la photographiait, sous le regard des clients qui se trouvait la, la plupart du temps, montrant ses fesses nues, donnant de très belles photos, ainsi que de très belles vues pour les hommes qui la regardait en souriant.

– Suzanne, comment se fait-il que tu parles le français ?

– J'avais quatorze ans, ou peut-être moins, je ne sais plous. J'ai rencontré une vieille dame, Française, qui me demanda de venir loui rendre visite, loui tenir compagnie l'après-midi. Cette gentille dame, je l'appelais tante, tita, elle ne m'a jamais donné son nom, elle me

donna tous les soirs un bon repas, et comme elle avait été professeur, m'enseigna ! Les maths, la géographie, l'histoire, géométrie, chimie, et cela tout en français même l'anglais. Pour mes dix-sept-ans, elle a organisé une grosse fête, pour moi. Elle me dit : *Pour tes dix-houit ans, je te ferais un très beau cadeau.* Malheureusement, ma Tita est morte au débout de l'année, elle m'avait encore dit, : *pour l'instant*, *je te donne la seule chose que j'ai encore à donner, mon savoir.*
– À sa mort, j'ai beaucoup plouré, elle m'a donné ce que personne ne pouvait me donner, une raison de vivre. J'étais seule dans se monde hostiles, j'avais peur. Je n'ai plous peur, et quoi qu'il arrive, je veux vivre. Jean-Luc avait après ce récit les larmes aux yeux. Elle rompt le silence.
– Jean-… Louc, que veux-tou faire, tou parlais de prendre un taxi ? Explique-moi ce que tou cherches, je peux soûrement t'aider.
– Bon alors écoute, je veux faire un reportage sur les vendeurs de drogue et les répressions policières aux Philippines. J'ai entendu dire que dans cette maison la, se réunissent les chefs de bandes.
– C'est vrai, mais tou ne peut pas venir comme ça, tou ne ressortiras pas vivant. J'ai vendou de la drogue, encore il y a quelques semaines, je vais essayer de prendre un rendez-vous avec eux. Tu dois me jourer que tu n'as pas de contact avec la police, autrement, nous sommes mort tous les deux. Donne-moi ton portable, achète une nouvelle carte, pas plus de quarante pesos. Elle compose un numéro qu'elle à en tête, un jeune homme se présente
– Sami !
– Bonjour grand-frère Sami ici Gazelle.
– Bonjour, petite Gazelle, comment vas-tu ?
– Très bien, dis-moi, je voudrais te parler, pas au téléphone
– toute seule ?
– Bien sur, tu me reconnaîtras facilement de loin, je ne viens pas toute nue, je porte un T-shirt d'homme comme vêtement.
– T'as pas changée hein ?
– Non, plutôt si, mais on ne peut pas le voir comme ça.
– on se rencontre à la maison verte, dans une demi-heure, ça te va ?
– Bien entendu, dans une demi-heure.
– Jean-… Louc, tou me donnes deux cents pesos pour le tricycle, petites coupoures. Elle démonte la carte du téléphone et la fait fondre, avec une allumette. Écoute-moi, je souis de retour dans une heure maximum, tou m'attends.
– Petite Gazelle, qui es-tu ? Comment connais-tu ses gents la ?
– Lorsque je reviendrais.

Elle se dirige à l'extérieur, pour faire signe à un tri-cycle. En montant dedans, Jean-Luc peu admirer ses fesses, et s'aperçoit qu'elle porte toujours son T-shirt, sans culotte, c'est trop tard, elle est partie. Suzanne est exité, elle renifle son t-shirt qui sent fort l'odeur de Jean-Luc et pendant le



trajet se caresse, son trésor, Le t-shirt sur son nez pour en recevoir toute son odeur, l'odeur de son homme. Elle se dit bien : « *ce n'est pas mon Jean-… Louc, mais c'est mieux que rien, et j'ai son odeur avec moi* ». Elle entre ses doigts à l'intérieur de son antre ouvert en grand, et commence à agir, en respirant très fort. La banquette est trempée de cyprine, le garçon en l'entendant gémir lui demande :

– Eh… c'est tout en ordre ? Elle devient rouge, s'arrête.

– Oui monsieur, pas de problème. Puis elle pouffe de rire entre ses mains. À l'arrivée, en descendant du tri-cycle à reculons, montre son derrière à tous ceux qui la regardent. Sami la bien entendu également vu et bien regardé, la connaissait déjà. Heureusement, elle n'est pas à poil.

– Halo Gazelle, tu as bien montré ton cul à tout le monde ? Il lui soulève encore son t-shirt. Il faut dire qu'il est joli ton petit cul. Tu es venu en tri-cycle aujourd'hui, tu t'es mis dans les frais. Elle lui tape sur les doigts.

– juste regarder, pas toucher.

– Tu veux vendre de nouveau ?

– Non, pas encore, mais j'ai un copain…

– Un copain ? Il veut vendre ? Reprend-il étonné.

– Non, il ne veut pas vendre. Il est un bon copain, même un peu plus qu'un copain, il est Français, reporter.

– Il t'a baisé ?

– Ça ne te regarde pas.

– Alors, oui, il t'a baisé continue.

– Bon. Il veut faire un reportage sur le trafique de drogue, et la réaction de la police, contre les vendeurs. Peux-tu l'aider ?
– J'ai l'impression que tu as plus que couché avec lui, non ? Moi, je n'avais pas le droit de te toucher, mais tu lui as tous donné va, tu ne m'as rien laissé. Elle n'ose plus le regarder en face, fait des ronds dans le sable avec le pied.
– Toi, tu es mon grand frère, ce n'est pas la même chose, je ne pourrais jamais faire l'amour avec toi, c'est lui que j'aime, d'amour. Oui, il m'a eu, je n'y croyais même pas, j'étais sûr qu'une mendiante, une négresse n'avait aucune chance je croyais qu'il se sauverait, mais il me tient, je t'en supplie, aides nous.
– tu l'aimes va ?
– Oui, je l'adore même. Mon problème, je ne sais pas combien de temps il reste, et s'il veut m'emmener ?
– Et tu me laisses seul ? Gazelle, pour notre amitié, je vais essayer de t'aider. Bien sur, je suis un peu jaloux, j'ai toujours espéré, mais tu ne m'as jamais rien promis. Je suis vraiment déçu. Téléphone-moi demain midi. Je pense que je peux arranger ça.
– Merci Sami, tu es un ange. Et l'embrasse sur la joue. Il ne peut pas se retenir. Lui caresse ses petites fesses rondes. Elle prend de nouveau un tri-cycle pour rentrer. Jean-Luc l'attendait avec impatience sur la terrasse de l'Hôtel, elle descend du tri-cycle en montrant naturellement ses fesses à qui veux les voir.
Jean-Luc n'est pas content, elle est partie en ville avec son t-shirt, sans culotte,
– Tu te rends compte, que tous le monde pouvais voir tes fesses ? Elle lui rend la monais.
– Non, répond-elle, ils peuvent regarder mon coul aussi souvent qu'ils le veulent je ne m'en rends pas compte, tan qu'on ne me touche pas. Elle approche son nez très près du sien. Jean-… Louc, peut être dix personne on pout voir mon coul, tu as fait de belle photo de moi, de mon coul, mon sexe, mes nichons, tou vas certainement les poublier, combien de personne vont les voir ? Vexée, elle se retire dans leur chambre, suivi par Jean-Luc. La, elle lui jette son t-shirt au visage.
– Le voila ton t-shirt, tou vois pendant tous le chemin, je pouvais sentir ton odeur, tou étais avec moi, et se jette dans la salle de bain, elle pleure. « *Si, il continue à vouloir me couver comme un bébé, je crois que je ne pourrais pas rester. Je suis une gazelle, libre, je fais ce que je veux je ne veux pas qu'il fasse ce que je fais, je veux qu'il m'accepte comme je suis. Mais je suis bien conne, c'est moi qui m'accroche comme une dinde, je ne dois pas me plaindre. Mais au fait, je ne me plains pas, c'est bien lui. Ce qui est con, j'ai envie de faire l'amour avec lui, et pas avec un autre. Et lui ? il veut peut-être me foutre à la rue. Grande conne, tu l'auras bien cherché, tu ne peux plus faire ce que tu veux, tu es avec lui, vous estes deux, tu dois l'accepter également. Oui, je suis vraiment conne, fini ma liberté. Eh bien non, je ne lui demanderais pas pardon, c'est à lui de le faire, je l'exige même qu'il s'excuse, sinon je ne ferais plus l'amour avec lui, je ne le laisserais pas me caresser ou m'embrasser c'est décidé, et j'y tiens, voilà ».*

Elle sent maintenant les mains de Jean-Luc lui caresser les épaules, son tors s'appuyer à son dos, ses mains lui prendre sa poitrine, elle rejette sa tête contre son épaule, *Tu le laisses faire, tu es vraiment une gourde.* Elle passe ses mains dans son dos pour s'agripper à son fessier. Il lui embrasse le cou, doucement il la fait pivoter, l'embrasse sur la bouche, *Tu vois connasse, tu acceptes donc, son baiser, lâche.* Il lui caresse ! Ses fesses, ses cuisses son trésor. Elle balbutie.

– Jean-… Louc, excuse-moi… « *Que fais-tu grande courge, tu t'excuses maintenant ? Médiocre ».*

– C'est moi, dit-il, je dois apprendre à te connaître, je dois accepter d'où tu viens, ce que tu

es.

Elle lui a pris sa trique entre ses mains, la caresse pour la faire ! Grandir, grossir, se raidir. La main de Jean-Luc a atteint son antre, elle écarte un peu ses cuisses pour le laisser faire, entrer ses doigts, les remuer. Sa trique sous les caresses de Suzanne, grossi à vue d'œil.

Tout en la caressant, il la sort de la douche, tous les deux tremper, s'allongent sur le lit. Suzanne s'occupe de sa trique, Jean-Luc de son trésor. C'est Suzanne qui aujourd'hui prend l'initiative et se rentre sa verge, lentement dans son vagin, obligent Jean-Luc à lui laisser la place.

Elle sentait son gland se frayer son chemin dans ses chaires, de sa main entre ses cuisses, elle pouvait le suivre à travers sa peau. Elle était atteinte maintenant ! De hoquet, de soubresauts, de tremblements. Les contractions l'empêchaient de se concentrer, elle gigotait sur le lit mouillé, dans les bras de Jean-Luc qui n'arrêtait pas de la caresser.

Elle se convulsait ses cris de jouissance devenait de plus en plus fort, de plus en plus fréquent, elle cherchait la bouche de Jean-Luc, pendant qu'il frictionnait l'étroit fourreau en feu de Suzanne, son ventre frissonnait comme des vagues sur la mère. La jouissance était très haute, Suzanne perdait presque conscience.

Elle ne sentait plus que ses éclats dans son ventre qui la faisait ! se torde, se crisper, se contracter, crier de plaisir. Elle serrait Jean-Luc par la taille, puis ses fesses, son cou. Ses jambes se débattaient de droite à gauche. Enfin, l'éclat, Jean-Luc à de nouveau droit à sa morsure, l'éjaculation de Jean-Luc arrivât avec force, au même moment que celle de Suzanne.

Elle le serra dans ses bras, ses jambes nouées autour de la taille de Jean-Luc, tellement serré que l'on ne pouvait pas savoir de qui venait les hoquets ou les soubresauts.

Lorsque Suzanne revint à elle, lorsqu'elle avait repris ses sens. Jean-Luc, assis à côté du lit, buvait un apéritif.

– Tu veux boire un apéritif ? Lui demande-t-il.

– Fais-moi goutter. Elle trempe ses lèvres dedans, oui. Il va au bar pour lui en ramener un. Ils sirotent doucement leur boisson. Jean-… Louc, je dois téléphoner demain midi, et l'après-midi, tou as ton rendez-vous, je n'en sais pas plous pour le moment.

– Viens petite Gazelle ! on va à la plage. Elle va dans l'armoire de Jean-Luc, se choisit un T-Shirt assez long.

– Je suis prête, Jean-Luc avait un slip de bain.

– Jean-… Louc, tou dois porter un short, nous les filles tous habillé, soutien gorge, coulotte short et t-shirt

– Quoi ?

– Oui jean-… Louc, tous habillés. Moi non, ton t-shirt cela suffi.

Si cela suffi ? C'est encore à voir. Personne n'a rien dit, mais… le T-shirt blanc, une fois mouillé ? Ses seins noirs, son pubis noir anthracite, tous ça laisse à réfléchir. Toujours est-il que Suzanne sur la plage a fait son effet. Et Jean-Luc n'était pas le seul à la photographier. Lorsque enfin elle vin se pendre à son cou.

– Petite Gazelle lui dit-il, je crois qu'il y a plus de dix personne qui regarde ton petit cul, non ?

– J'en souis soûr, et j'en suis contente, toi non ? On regarde ta jolie petite femme.

– J'aimerai mieux garder ta beauté pour moi seul, pour moi tout seul.

– Égoïste, mais je vais faire des efforts, promis.

Ils s'étendent au soleil pour ce faire sécher, ils ont quand-meme louer un parasol. Suzanne c'est allongé le dos contre la poitrine de Jean-Luc. Jean-Luc, ses bras par-dessus ses épaules, lui caressait le ventre, et sa poitrine par-dessus l'étoffe, mais très souvent s'égaraient sous l'étoffe.

– Petite Gazelle ?

– Oui ?

– Raconte, moi d'où tu viens, qui tu es.

Gazelle, La négresse.

Tou veu vraiment le savoir ?

Ce n'est pas beau. Je souis avant tout une fille des roues, oune mendiante, oune fille sans loi, ni maître. Je souis né dans la montagne, sour le mont Pinatoubo, j'ai appris à chasser le gibier, nous les filles nous étions plous rapides que les garçons, et nous étions bien meilleurs. Tirer à l'arc, poser des pièges, j'étais la meilleure de mon groupe. Je souis un *autochtone* ou quelque chose comme cela. Quelques-uns disent nous somme les originaux, d'autres disent, nous sommes les primitifs, d'autres encore nous appellent les aborigène ou natif le fait es que nous faisons partit du patrimoine des Philippines. À l'Unesco, nous sommes un peuple dans le peuple, on nous a mis dans un Zoo, ou nous pouvons vivre comme nous le voulons. Ou presque. L'institutrice n'a toujours pas renoncé à faire la classe à ses deux ou trois élèves.

Les touristes viennent nous donner à manger, nous rendre visite, nous lance des bouteilles de cola, nous apportent des chaussoures, oubliant que nous marchons pied nou, et que nous vivons nou. Les touristes veulent nous voir avec des vêtements, pour leur faire plaisir, nous en portons, des chaussoures ? Nous en portons également, pendant qu'ils sont la, sauf les enfants.

À dix-sept heures, le zoo est fermé, nous avons reçou nos offrandes que nous nous partageons, la vie continue, nous somme de nouveaux démounie de tout, celons le bon vouloir des touristes, mou gouvernement et nous nous occupons de faire grossir la population. Tous ne sont pas des pantins, quelques-uns ont même réussi à apprendre un métier, et sorte du zoo pour gagner leur vis, où dou moins essayer.

– L'éroupt ion dou Pinatoubo, m'a fait faire un choix, mes parents disparous, j'avais dix ou douze ans, j'ai marché, marché en mendiant, cela nous l'apprenons dès notre plus jeune âge, dès que nous pouvons marcher. Je me souis trouvé après peu de temps dans une bande

d’enfants, nous étions, oune dizaine, nous volions, tous ce que l’on trouvait, pour le revendre, pour manger. Sour les marchés, nous volions les fruits sourtout, mais dou poisson que nous faisions griller dans un coin, nous ne savions pas faire la cuisine. Nous mendions dans les Jeepney, tu sais ce que c’est ?
– Non, je ne connais pas.
– Ce sont ses camions de transport, je te ferais connaître. Houit ou neuf personnes d’un coté, autant de l’autre, je suis même obligé de me baisser mon aller dedans. Nous mandions en chantant oune petite chanson, les gens nous donnaient de l’argent pour que l’on se taise, nous devions donner la moité à un plus âgé et si nous ne le faisions pas, on ne pouvait plus avoir de place, sans compter qu’il nous battait et prenait tous ce que nous avions.
– Puis de temps en temps on se faisait prendre, on nous grondait, on nous faisait des sermons, on nous séparait, c’est comme cela que je me suis retrouvé à Cebu. J’étais plous vieille, les bandes mieux organisées, Il y avait de la drogue, des cigarettes de l’alcool, du sexe. J’ai eu de la chance, j’ai connou dans cette bande un jeune garçon, Sami, un an plus vieux que moi, qui me protégeait contre tous ses troucs, je n’y ai pas touché, il m’interdisait d’y toucher, il me protégeait réellement contre tous, c’est loui qui m’a nommé Gazelle, je sautais, et courait dans tous les sens pour les avertir du danger, je ne me suis jamais faits prendre sérieusement, sans preuves, j’étais tout de suite relâché, mais les autres. Plusieurs fois, quelques-uns ne sont jamais revenus, rester en prisons, puis j’ai connue cette Française, ma tante, ma tita, je lui rendais visite chaque jour la plupart du temps nue, elle me faisait prendre un bain, elle me lavait elle-même, j’étais heureuse, elle m’embrassait sur les joues sur la bouche ou sur le nez, et nous nous mettions à table, devant mes livres et mes cahiers. Le soir un bon repas, elle me donnait de l’argent. *Combien veux-tou ? me demandait-elle. Et elle me donnait ce que je voulais, vingt, cinquante ou cent, je ne demandais jamais plous.* Je me dépêchais de venir retrouver ma petite Julia, elle avait houit ans, je loui apportais de quoi manger. Je vendais toujours de la drogue, ou je la livrais. D’autres filles était avec moi, une de quatorze ans, l’autre de dix-sept ans, ma petite Julia également, Elles se promenaient comme moi très souvent complètement noue dans les roues, nous étions l’attraction des touristes, elles allaient coucher avec eux, pour un ou deux dollars lorsqu’elles avaient faim, mais dans cette tenue, nous ne pouvions pas entrer dans les restaurants, moi, je ne l’ai pas fait, Sami ne le voulait pas, il m’a dit : *je veux que tu restes propre*. Je ne voulais pas coucher avec les garçons, mais je crois à la longue, je l’aurais également fait. Avec nos cheveux bouclés, ils savaient tout de suite d’où l’on venait Enfin j’ai connu Jean...Louc.
– Essaye de dire Jean-Luc, u, u, elle fait des tas de grimaces, avec sa bouche
– ou, ou, jean-louc, je n’y arriverais jamais.
– Cela ne fait rien, je me contenterai de Jean-Louc.

Premier contact

Le lendemain, ils ont un rendez-vous pour quatorze heures, son premier contact, Ils doivent venir en tri-cycle, et faire une partie à pied, pour voir s'ils sont accompagnés ou pas.

– Jean-Louc, je ne souis pas rassuré,

– je croyais que tu les connaissais ?

– Oui je les connais, mais j'ai quand-même peur.

C'est Suzanne qui portait l'équipement de Jean-Luc, elle y tenait, elle aimait cette caméra. Toujours avec le t-shirt de Jean-Luc, qui lui caressait les fesses, pendant le trajet. Ils doivent attendre le départ du tri-cycle avant de se mettre en route. Après un cours chemin, ils sont rattrapés par Sami, qui sortait d'on ne sait où.

– Bonjour Gazelle, dit-il en L'embrassant, lui caresse ses petites fesses.

– Bonjour Sami. Tu m'as fait peur.

– C'est ton ami ? Sil se tient correctement, vous n'avez rien à craindre, j'ai donné ma parole, et j'ai la tienne. Il tend la main à Jean-Luc, bonjour, je suis Sami`. À partir de ce moment, Suzanne fait la traduction. *Cette Française, elle lui a très bien appris le français, chapeau. Pensait-il, sauf les « u » bien évidement, ils n'ont pas de « u » dans leur vocabulaire.*

– Bonjour Sami, je suis Jean-Luc.

– Jean-Louc, Jean-Luc souri, il continue, drôle de nom. Entre temps, ils sont arrivés à un hangar, Sami vérifie les lieux avant de les faire entrer. Trois hommes en cagoule, l'attendent.

– Bonjour reporter, Sami, vérifie voir s'il porte une arme, et tu vérifies Gazelle également.

La vérification et vite faite, Jean-Luc ne portait que son porte feuille, dans son short, Le T-shirt de Suzanne fut enlevé, Elle tournait pour se montrer nue en souriant, elle fut contrôlée, la sacoche, fut également vidé et contrôlée.

– Ils n'ont rien, que cette caméra. Dit Sami. Gazelle, tu peux te rhabiller,

– Monsieur le reporter, tu peux t'asseoir, et nous expliquer ce que tu nous veux,

– Je ne veux en fait, pas grand-chose, je voulais savoir d'où provient votre marchandise, qui la contrôle, que fait la police, combien gagne un petit vendeur comme Gazelle ?

– Tu nous demandes donc beaucoup, tu veux nous couper l'herbe sous les pieds ?

– Non, ce qui m'intéresse, c'est de faire la comparaison de ce que gagne ton vendeur, avec le travailleur en usine. Si je voulais te couper l'herbe sous les pieds, je m'y prendrais pas comme ça. Puis-je enregistrer notre conversation ?

– Oui.

– Gazelle, tu enregistres, je t'ai montré. Suzanne sort le dictaphone, et prend tout en note.

– Comment t'y prendrais-tu ?

– Je ne sais pas, je ne me suis jamais posé la question, mais pas comme ça. Qui sont tes vendeurs ? Ceux qui n'ont rien, et qui pense avec, faire fortune ?

– Nos vendeurs touchent dix pour cent. Ils n'ont pas de risque, pas besoin d'investir.

– Celui de se faire prendre. Ou de ce faire tuer par la police.

– Ceux qui se font tuer, ce sont ceux qui vont des conneries, une façon propre de s'en débarrasser.

– Tu veux dire que vous estes de manche avec la police ?

– C'est ton travail d'interpréter ce que l'on dit, nous on est de manche avec personne. Ce que tu veux savoir, nous allons t'en donner une partie, celle qui nous arrange, nous avons une très grosse concurrence sur le marché, nous allons t'aider, et toi tu nous aides

– Que dois-je faire pour vous aider ? Suzanne traduisait assidûment et enregistrait tous, consciencieusement.

– Continuer ton article. Voilà, de très grosses livraisons se font en provenance des USA. Nous savons qu'ils arrivent in Davao région, Général Santon City pas loin du port américain, Tu cherches l'église « Unités Pente costal Source ». tu demandes l'abbé Bobo, de la part de Sami, c'est un homme à nous. Fait en sorte que ton article sorte le plus vite possible, ta présence va encore nous aider. La région est encore truffée de rebelles, dangereux. S'ils t'attrapent, ils demanderont une rançon pour toi, et ils ne te rendront pas Gazelle, ou morte. Ne jamais porter d'arme, ils te feront un procès express. Nous on s'en va, tu attends 10 minutent avant de foutre le camp.

Dès leurs départs, Suzanne se blottit contre lui, son t-shirt remonté jusqu'au-dessus de la poitrine, elle ce fou pas mal de la pudeur, elle ne sait pas ce que c'est.

– Jean-… Louc, caresse-moi.

Perdants les dix minutes, d'attente, il la caressât, pensif, elle s'était assise sur ses genoux face à lui, pour mieux l'embrasser, et le serrer dans ses bras, pendants que les mains de jean-Luc, lui courrait dans le dos, sur ses petites fesses, ses cuisses, jusqu'au départ. Jean-Luc embrassât cette petite poitrine qu'elle lui offrait, caresse ses fesses et son trésor entre jambes. Suzanne l'embrasse dans le cou. Lui caresse sa trique, elle veut visiblement faire l'amour avec lui, mais il n'est pas intéressé pour le moment, il faut encore réfléchir, à son petit voyage.

– Jean-… Louc, regarde, tou es malade, je dois te soigner.

– Non ma petite Gazelle, pas maintenant, nous allons rentrer. Dis-moi, tu ne m'as pas dit ton nom de famille.

Je ne pouvais pas te le dire, je n'en ai pas.

On y va, on y va pas ?

Pour aller dans le sud, il faudrait prendre l'avion. Le problème, il n'obtiendra pas de place pour Gazelle, pas de papier, pas de nom de famille. En plus, les risques des NPA sur Lille sont bien réels. Le seul moyen, en bateaux. C'est un long voyage, de quelques jours, et il faut trouver un bateau.

– Donne-moi ton téléphone dit Suzanne.

Elle se met à téléphoner, sa copine, Marietta. Rendez-vous au port de plaisance, Suzanne s'y rend seule. Elles étaient connues disent-elles. Elles arrivèrent une bonne demi-heure plus tard, évidemment nue comme un vers, avec sa petite Julia, comme elles aimaient l'être. Suzanne expliqua, ou ils voulaient se rendre, et combien de temps. Effectivement, elles étaient très connues, chaque homme la plupart des touristes qui passaient leur disaient bonjours en leur caressant les fesses, la poitrine ou les deux. Suzanne y avait naturellement droit également. Bien qu'elle ne soit pas nue. Elles se fixèrent rendez-vous pour le lendemain matin dix heures, au même endroit, elle donnerait le résultat. Suzanne décidât donc de patienter jusqu'au lendemain, soigner Jean-… Louc s'il avait récupéré sa maladie, ou le rendre malade pour pouvoir le soigner.

Le lendemain, Suzanne et Jean-Luc se rendirent à leur rendez-vous. Marietta était accompagné de deux garçons, Anton et Freddy, bien entendu avec Julia qui avait maintenant 12 ans. Jean-Luc fut surpris de voir les deux filles à poil.

– Gazelle, demande Jean-Luc, elles sont toujours à poil ?

– Oui, elles aiment ça, comme moi, comme j'étais avant.

– Avant quoi ?

– Avant de te connaître, pardi.

– maintenant tu n'aimes plus ?

– Bien soûr que si, je fais des efforts.

– Bonjour monsieur, moi c'est Freddy, mon ami c'est Anton. C'est Marietta, et Julia. Julia qui vient dans les jambes de Suzanne, la prendre par la taille, l'embrasser.

– Bonjour, moi c'est Jean-Luc et elle c'est Gazelle

– Nous pouvons t'emmener jusqu'à Malita, pas plus loin, on demande vingt mille pesos allez retour, payable avant le départ, plus gazoline et provient. Chaque jour d'attente mille pesos. Les deux filles viennent avec nous tu me dis quand tu veux partir, à partir de demain.

Les deux filles étaient heureuses de faire un tour en bateau, on pouvait voir Marietta et son copain se caresser le derrière, s'embrasser sur la bouche. Julia, la plus jeune s'agrippait à Suzanne

– Je te donne la réponse demain matin, et je pense, après-demain le départ. Dans le tri-cycle du retour, Suzanne passe sa main dans le short de Jean-Luc.

– Jean–… Louc, tou es malade, je dois absoloument te soigner. Et Jean-Luc se laissa faire à l'arrivée.

Les filles, mines de riens, l'avaient bien excitée. Il avait réussi avec peine à récupérer son appareil des mains de Suzanne, et à prendre quelques photos des trois filles.

– Jean-Louc, qu'est-ce que c'est ce bouton ?

– C'est pour enlever l'objectif, tu peux en choisir un autre, plus grand ou plus petit, regarde.

– Merde Jean-Louc, c’est vachement gros. Eh… je vois ton zizi, complet sur la photo !! Oh merde, le cours de photo plous tard, je vois que tou es bien malade.

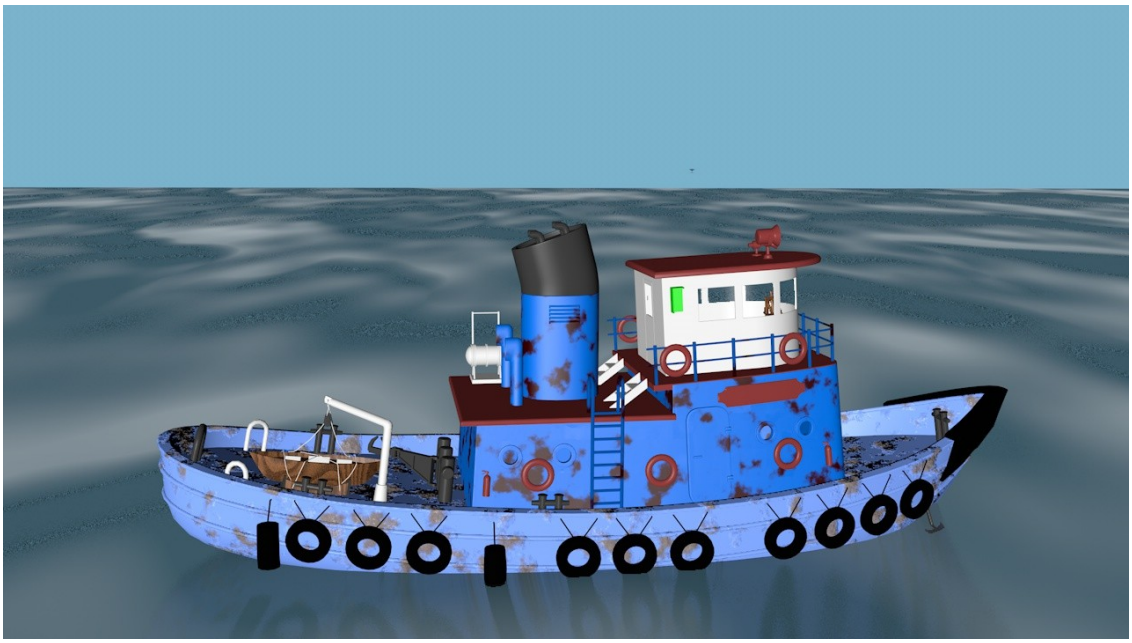
Elle pose délicatement la caméra, et se jette littéralement sur Jean-Luc. Il est sur le dos allongé sur le lit, elle, assise sur ses cuisses, lui caresse sa trique qui a plus que triplé ses dimensions. Elle prend cette verge qui est maintenant très dur, se dresse sur les genoux, ouvre son trésor, et frotte doucement le gland sur ses petites lèvres roses et trempées. Jean-Luc éternue, ce qui surprend Suzanne, qui s’assied d’un coup, le gland et la verge s’enfonce au plus profond de son fourreau. Les yeux grands ouverts de surprise, complètement désorienté, elle demande.

– Qu’est-ce que je fais maintenant ? Elle ne voulait pas se l’enfoncer, elle voulait jouer avec un moment.

– Continue, monte et descend tu commandes toi-même comme tu le veux.

C’est ce qu’elle fit, monta son corps, le descendit, continuât de plus en plus vite. Faisait augmenter son envie. Avec la montée de son corps, la montée de l’orgasme, avec la décente de son corps la perte du contrôle sur elle-même. Elle ! Tremble, sursaute, tressaute au rythme de ses spasmes qui la font crier de plaisir. Jean-Luc prend la relève, elle se laisse aller sur sa poitrine, le ventre secoué ! De convulsions, de contractions, de tremblements, de frissons. Jean-Luc lui pressant ses fesses contre lui avec ses grosses mains, Suzanne le serrant par le cou, il se vida en elle avec force, dans ce couloir étroit ce qui la fie jouir dans l’orgasme du plaisir. Elle était de nouveau ! Satisfaite, comblée. Seule encore les spamme de ce plaisir était encore présent. « *Je dois trouver une solution pensât-elle, lorsqu’il partira, il ne pourra pas m’emmener. Je sais qu’il ne pourra pas m’emmener, je n’ai pas de papier » !!*

Suzanne prépara les sacs à dos pour le voyage, dans le sien l’équipement de photos, dictaphone pendu à son cou, Lape top, chargeur solaire. Dans le plus grand, les vêtements de rechange et la nourriture que Jean-Luc avait achetés. Elle s’empara d’office de trois t-shirts de Jean-Luc le mieux, ceux qu’il à déjà portés, pour elle, et le reste, ce qu’il voulait emporter. Elle passa une commende à l’épicier du coin, dans de gros carton, et le tous transporté au port avec une bonne réserve d’eau potable. Des allumettes.



Leur voyage s’effectue avec un ancien remorqueur, vitesse de croisière six nœuds, cela représente environs dix km de l’heure. Il leur faudrait trois ou quatre jours de voyage, la cabine est

assez petite, pour six personne, trop étroite, une partie doit coucher sur le pont. Suzanne c'est fabriqué un arc, et une flèche avec un long cordon pour la pêche en mère.

Les deux Capitaines vont se relier jours et nuits. Trois jours maximum. Jusqu'à Davao Le capitaine s'adresse à Suzanne.

– Tu es vraiment belle toi, comment tu t'appelles ?

– Suzanne, on me nomme Gazelle, je trouve plus jolie.

– Gazelle, j'espère que tu viendras me tenir compagnie la nuit ?

– Capitaine, je ne crois pas, je suis avec mon homme, tu comprends ? C'est mon homme, c'est à lui que je tiendrais compagnie

– Excuse-moi, j'ai cru que tu étais une de ses négresses qui…

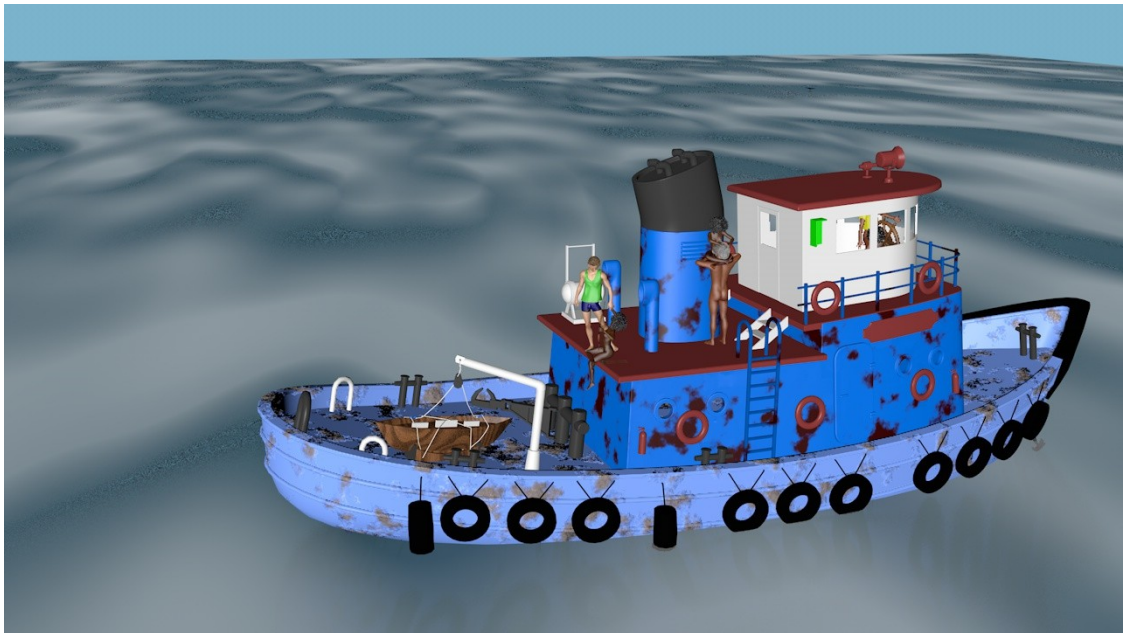
– Capitaine, je suis une de ces négresses,

– Mais elles couchent avec tout le monde.

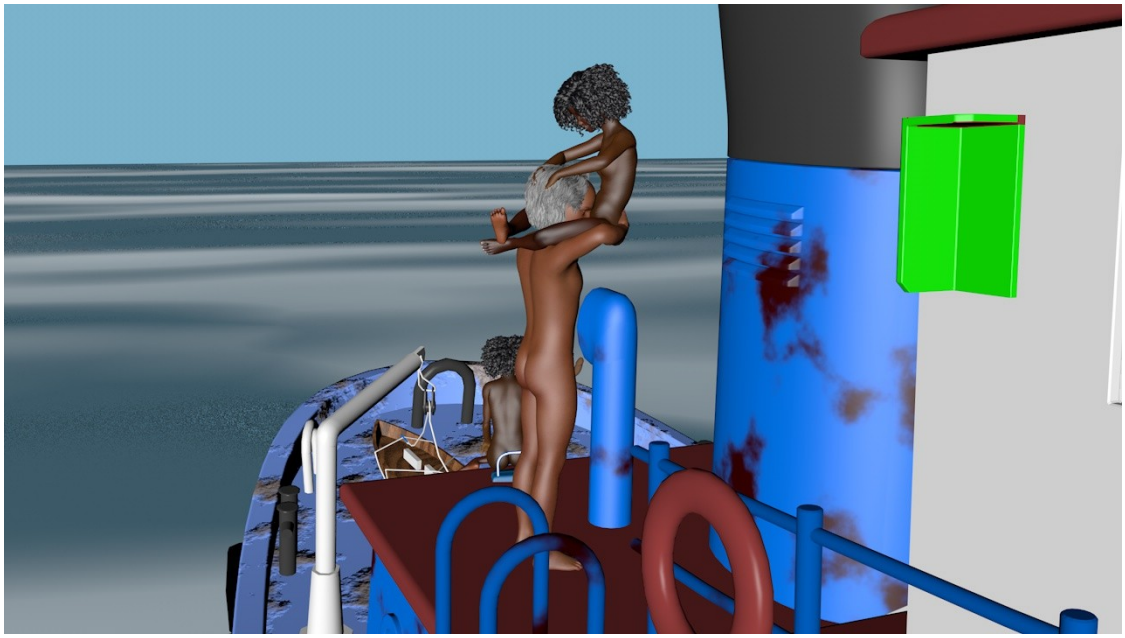
– Elle ne couche pas avec tout le monde, elle couche avec celui qui lui donne un morceau de pain dans la main, demandez-lui ce qu'elle ressent, en faisant cela. Elle veut vivre, monsieur, comme négresse, nous n'avons aucune chance, c'est ça ou allez voler. Mais on risque la prison. Avec ça, l'hôpital ou un bébé, mais nous sommes libres, comme la gazelle.

Départ pour le sud.

Sans avoir oublié le riz et les feuilles de banane, le matériel et tous le monde embarque. Sur le toit de la cahute, Suzanne installe son chargeur solaire pour la photographie et le lape top, se laissant encore expliquer les différents réglages, l'utilisation de la caméra comme prise de mouvements, exécuter de vrais films, de petite vidéo.



À peine sorti du port, Julia se fit prendre par le 2ère capitaine. Ce n'ait pas qu'elle était très enchantée, mais elle savait que pendant presque deux semaines, pas de souci pour remplir son petit estomac. Freddy, la soulevât d'une main tant elle était légère.



Freddy, lui avait mit ses cuisses sur ses épaules, pour pouvoir mieux lui activer son orgasme avec sa langue enfouie dans son petit trésor. Elle s'agrippa à ses cheveux, et tout était encore en ordre, elle aimait, et en avait beaucoup de plaisir. Il fut obligé de la tenir assez ferme lorsqu'il la fit glisser sur sa trique énorme, elle essayât de le repousser, de se débattre, de le retenir. Elle ne voulait pas et se remuait. Freddy, du s'y prendre à plusieurs reprises pour pouvoir enfoncer son gland dans le petit fourreau de Julia, trop étroit en lui faisant très mal, Julia se retint à quatre, se mordait les lèvres pour ne pas crier de douleur. Mais son épée avait déchiré les chaires de Julia, qui ne voulait toujours rien dire, pleurait en silence, ses petites mains sur son visage. Sa souffrance, son supplice dura plus d'une demi-heure. Lorsqu'il eut terminé sa violence, elle courut comme elle put se réfugier dans les bras de Suzanne, du sang s'écoulait avec le reste de son venin. Suzanne s'aperçut du désastre elle éclate dans une colère bleue, de voir que Freddy avait violé et esquinté sa petite Julia. Elle prit le capitaine à partie, elle s'approche très près de lui elle lui plante son doigt dans la gorge, sur le larynx, lui dit :

– Capitaine Freddy, Si tu touches la petite Julia encore une fois, je te tue, t'as bien compris ? même si l'on doit revenir à pied. Compris ? Freddy ne répond pas. Elle élève la voie, appuis un peu plus fort. Réponds, as-tu compris. ?

– Compris dit-il enfin.

– Fous le camp, va te cacher, faire ça à une gosse. Jean-Luc ne la reconnaissait pas comme ça, il prit également peur d'elle, il approuvait sa réaction. Lorsque Suzanne revint près de lui, elle était de nouveau douce comme une fleur. Jean-…Louc, je l'aime bien cette Julia, je trouve que c'est dommage pour elle, elle va mal finir, je le sens.

Jean-Luc et Suzanne ce son accaparé la barque de sauvetage, pour dormir, Julia voulait absolument dormir avec eu, bien serré contre Suzanne. Suzanne enroulée autour de Jean-Luc, les nuits en mère sont froides. Pendant le reste du trajet, Freddy en restât sur sa faim, Marietta s'occupât pendant le reste du voyage d'Anton, lorsqu'il tenait la barre, aidait le premier Capitaine, avec sa langue et sa bouche à garder le cap. Suzanne s'occupa de son bonhomme. Jean-Luc évita de faire l'amour avec Suzanne, trop de monde les regardait faire, Julia se trouvait avec eu, il n'aimait pas ça. Suzanne le comprenait, et elle non plus n'aimait pas en public. À un moment du jour ou ils se sont retrouvé seule dans le bateau de sauvetage, Suzanne lui baissa son short, le caressât des deux mains et pris son gland, pour la première fois dans sa bouche pour le lécher.

– Jean-… Louc, il est doux, et bien chaud, je peux continuer ?

– Si tu le veux ma puce, fait attention que je n'éjacule pas dans ta bouche.

– Pourquoi ?

– Peut-être que tu n'aimeras pas ?

– Je verrais bien. Dit-elle en donnant des petits coups de langue sur le gland qui grossissait de plus en plus.

Elle repoussa le prépuce, frappant la pointe vigoureusement avec sa petite langue pointue, lui mordillant sa verge sur la longueur, pris le gland dans sa bouche, le fit glisser à plusieurs reprises entre ses petites lèvres, aspirât le bout du gland comme pour téter dessus, lui caresse ses testicules, les roulent entre ses doigts, puis entre ses lèvres.

Jean-Luc se retient, il apprécie les doux massages qu'elle lui fait avec ! Sa bouche, ses lèvres, ses doigts, sa langue. Il sent venir le plaisir dans son ventre, il se crispe, caresse le dos et la poitrine de sa petite Gazelle. Qui ne s'arrête pas. Elle sent venir son éjaculation qui monte, ses grognements d'ours, puis c'est le feu d'artifice, ses jets de sperme lui remplissent la bouche, elle se retire pour recevoir les autres jets ! sur le nez, la poitrine, ses mamelons pointus. Il n'en finissait

plus. Alors que Suzanne fini de tout avaler le contenu de sa bouche, il la serre amoureusement contre lui. Il s'aperçoit chaque jour qu'il l'aime de plus en plus.

– Jean-… Louc, c'était bon pour toi ?

– C'était très bon, mon petit cœur

– Jean-… Louc, tou m'aimes ?

– Bien sûr que je t'aime, bien sûr.

– Tu veux vraiment me garder, je suis ! oune négresse, oune mendiante, oune voleuse, oune vendeuse de cocaïne oune…

– Une petite Gazelle, un petit amour, mon petit cœur.

– Tou veu m'emmener avec toi ?

– Si je ne peux pas t'emmener, je reste avec toi.

– Il faudra que tou apprennes à manger avec tes doigts, comme sour le bateau.

Le Piège

Dans une heure, ils arriveront enfin à Malita, ils couchent encore une nuit sur le bateau. Suzanne est partie seule, et une demi-heure plus tard, revient avec un jeune homme Gareth, qui les conduira le lendemain à « l'united pentecostal Church. » en voiture, encore deux ou trois heures de voyage, mais uniquement Jean-Luc et Suzanne. À l'église, ils étaient attendu par le curé. Dès leur arrivée, le chauffeur pas comme convenu, a disparue, les laissant seules.

– Mes enfants, je vous accompagne dans une petite maison, habitée par une dame qui vous hébergera pour le temps de votre recherche, ce n'est pas loin du lieu ou vous voulez vous rendre, donnez-lui un peu d'argent, c'est tout ce quelle demande.

Cette petite maison est éloignée de tout le monde, dans les rizières, le chemin est d'environ cinquante centimètres de large, entre, des champs de bambous, des cocotiers, des mangues et les rizières, on ne peut pas voir cette maison, elle est bien cachée.

Ils furent reçus par une dame, toute tremblante qui les fit entrer. Le curé refusa, il doit retourner dans sa paroisse, il repartit tous de suite.

– Oh mes enfants, je vous attendais, un gros malheur, ils savent que vous estes là, ils cherchent un Français et une primitive, une Négresse, vous ne pouvez même pas repartir sans risque. Ils veulent enlever le Français et s'occuper de la négresse disent-ils.

– Ils veulent me piquer mon homme ? Tu vas voir s'ils y touchent. Et ils veulent s'occuper de moi ? Eh bien ils vont avoir de quoi faire. Madame vous avez une machette pour les bambous ?

– Deux même

– Très bien, Jean-… Louc, tailles les bambous en pointe. Madame, quand seront-ils ici ?

– Demain je pense, ils attendent votre arrivée pour demain.

Les voila au travail, les bambous vont êtres planté dans la rizière, sur deux rangs, sur les bordures, Suzanne grimpe pour ramasser des noix de coco, attache des bambous et les noix avec des lianes, prépare ses flèches, contrôle ses pièges. Elle vient embrasser Jean-Luc sur la bouche.

– Jean-… Louc, mon homme, tou restes caché dans cette maison. Je vais dormir dans un arbre, tou ne sors pas, jousqu'à mon retour, Ici je souis comme chez moi, c'est moi qui commande.

– Mais, je viens avec toi pour… Elle lui pose un doigt sur la bouche.

– Non mon homme, je suis oune primitive, oune négresse, ils ne savent pas ce qu'ils disent, et tou me génerais, j'y vais seul, mais tou vas voir, ils vont être occupés avec moi

Suzanne, disparu, avec son arc, sa machette et une des caméras de Jean-Luc. Elle se passe de la terre mouillée sur tout le corps, elle déclenchera avec son arc d'un autre endroit les noix de cocos qu'elle à pendus dans les arbres. Certainement, qu'elle ne touchera personne avec sa première noix de coco, mais ils vont sauter dans la rizière pour l'éviter. Ils vont se blesser, ils vont naturellement revenir sur le chemin et seront touché par les autres noix de coco. Pour cette préparation, elle n'a pas eu besoins dune demi-heure, et se prépare en aval encore quelques pièges dont elle est la maîtresse. Elle court très vite, en se cachant, encore une maîtrise de ses petits noires, ils peuvent se démener de plusieurs côtés à la fois, sans se faire voir. Elle partit donc prendre position dans un arbre de Mangues, d'où elle pouvait surveiller le chemin. Après avoir installé une alarme qui devait la réveiller s'ils arrivaient avant. De très bonheur, les bandits ont actionné son alarme, elle les surveille, ils sont bien armés, ils ne se doutent de rien.

Les bandits étaient en deux groupes, et s'avançaient en discutant et riant de bon cœur, « *une proie facile, un jeune Français journaliste et une petite fille, ce sera vite fait, pas d'arme, un adulte seulement, nous sommes dix, en plus, ils ne se doutent de rien*. » Un petit groupe de quatre suivait le premier à cinquante mètres de distance. Suzanne les laissa passer. Et derrière eux, au bon endroit de son premier piège, appellent. Les quatre derniers.

– Halo Camarade, vous me cherchez ?

Les quatre s'arrêtent, se retourne, stupéfait le la voir, elle déclenche le flash de l'appareil de Jean-Luc, qui les éblouis et ne voient pas venir une rangée de bambous bien pointus qu'elle avait accrochée aux arbres, les blessant grièvement dans le ventre et le bas ventre. Quatre deviennent inoffensifs, ils vivent encore. Peut-être plus pour longtemps, ils perdent beaucoup de sang. Elle s'approche avec le dictaphone.

– Je peux encore t'aider, si tu me dis d'où vient la cocaïne que vous avez reçue ?

– Des militaires Américains, il nous en apporte encore demain, ils vont le décharger, nous devons les aider. Aide-moi, je perds mon sang, je ne peux plus bouger.

– Merci mon vieux, je crois, tu ne pourras pas les aider. Je t'envoie une ambulance.

Ils ne sont plus que six, elle leur prend leurs armes qu'elle jette dans la rizière, elle se met à courir derrière les autres, qui n'avait rien remarqué, les devance pour les attendre au deuxième piège. Comme attendu, la première noix provoque une panique mesurée, ils sautent dans la rizière pour éviter la noix de coco qui se balance au bout d'une liane, quatre ce son blessé aux jambes, reviennent sur le chemin, en boitant et en se plaignant des diverses blessures aux jambes. Et la catastrophe est réussie, pendant qu'ils soignaient leurs blessures, une pluie d'une cinquantaine de noix leur tombe sur la figure ! fracassant , la tête, les jambes, où les bras. Un seul est ressorti idem, un bras cassé, il essaye de fuir et la flèche de Suzanne se plante dans son molet.

– Mets-toi à genoux lui crie-t-elle. Elle saute sur le chemin, l'arc tendu dans la direction de sa gorge, Baisse ton pantalon sur tes chevilles ! allonge-toi à plat-ventre ! bras et jambes en crois. Elle ajuste sa flèche sur le cou de celui-ci Comment estes vous venus ?

– Nous avons un hors-bort sur la plage, garder pas un copain.

– Merci, maintenant, tu vas mourir. Elle tend son arc.

– Stop ma chérie, on ne tue pas un homme sans défense. Attiré par les cris des blessés, Jean-Luc armé dune machette était venue voir prudemment.

– Donne-moi ton téléphone.

– Bonjour messieurs de la police, je voudrais vous signaler deux choses, la première, demain-matin, au lieu que je vous indique, un déchargement d'une tonne de cocaïne va avoir lieu. Deuxièmement, Sur le chemin de la petite maison de bois, se trouvent une dizaine de bandits plus ou moins esquinté, il vous faudrait venir tout de suite. Qui je suis ? Je suis ! La primitive, la mendiante, la voleuse et la négresse. Au revoir messieurs. Jean-… Louc, rentre, ne sort pas, tu ne sais rien, je surveille dans mon arbre. Toi mon pote, si tu veux vivre, tu restes tranquille jusqu'à l'arrivée de la police, dit-elle à son prisonnier, je te surveille. Elle se ravise, Qui vous a dit que nous venions ?

– Un monsieur Sami ou Sadi, quelque chose comme cela, il nous a téléphoné, il à dit, de tuer le reporter,et de s'amuser avec toi, et de te tuer.

– Elle est choquée, son frère, son meilleur ami. Oui, ils n'ont pas inventé son nom, Sami. Pourquoi ? Elle en pleur.

Après le passage de la police, sans savoir pourquoi, ils les ont tous tués sur le chemin, puis la police à disparu, Suzanne a fait une jolie vidéo. Ils se rendent à la plage, après que la police eu disparu, ce fut chose facile pour aller neutraliser le garde du bateau, il dormait. Ils ont chargé le bateau, on put se rendre avec, jusqu'à l'endroit du débarquement. Le reportage de Jean-Luc était dans sa poche, plutôt dans le sac de Suzanne. C'est elle qui se faufilait de partout ou il était interdit, et nue comme un vers, tous les policiers la laissaient passer, elle photographiait, faisait répondre la police, et les bandits à ses questions, avec une caresse sur ses fesses, mais ils répondaient tous, et ce ne fut aucun problème pour la traduction, tout était enregistré.

– Jean-… Louc, je dois me laver maintenant,

– pourquoi ?

– Ils m'ont tous caressé les fesses avec leurs mains salles, je ne voudrais pas que tou aies des problèmes.

Jean-Luc put également constater que la moitié de la cocaïne n'était pas arrivée à la police, elle avait disparu au part avant, Gazelle avait même aidé, sans que personne ne s'en aperçoive, ou ils ont tourné les yeux.

Le retour

Le trajet du retour se fit sans problème, Marietta s'occupât d'elle-même. Elles étaient heureuses, avec son capitaine. Les douleurs de Julia persistaient. Ils reçurent les informations sur le pont du remorqueur par un transistor qui donne les informations.

Un règlement de compte vraisemblablement de la Mafia a eu lieu, onze hommes ont été tués, pas un survivant. Un trafique de drogue a pu être découvert et démantelé, cinq cents Kilos de cocaïne ont pu être saisie, d'une valeur de plusieurs millions de pesos. »

– Suzanne, demande Jean-Luc, Il Y avait bien au moins un survivant si je ne me trompe pas.
– Oui dit Suzanne, j'ai même pris des Photos, J'ai pris également des photo de leur exécution.
– Ils disent à la radio qu'ils sont tous morts, et en plus, il y avait plus d'une tonne de drogue ?

– Jean-… Louc, c'est normal ici. À l'arrivée,
– Tou peu emmener ma petite Joulia chez le docteur, je me sens responsable. Elle est encore très jeune.
– Oui bien sur, je l'aime bien aussi cette gamine.
– J'ai encore quelques choses à régler, Elle prend le téléphone. Halo grand frère Sami, je suis bien contente d'être de retour, Il est surpris.
– Tiens Gazelle ? Tu es de retour ? Je veux dire déjà de retour ?
– Oui, nous sommes tous, déjà de retour, je voulais te demander quelque chose, on se retrouve à la petite maison ? Oui à quatorze heures Merveilleux, t'es presque un ange.

Suzanne est partie prendre place dans la petite maison, déjà à treize heures, muni de son arc et quelques flèches. Il arrive à treize heures trente, entre dans la petite maison, ou Suzanne s'était caché, referme la porte, il se retourne, au même moment, trois flèches lui cloud ses vêtements contre la porte.

– Que veut dire cette réception dit-il, tu aurais peu me toucher, me blesser.
– Cela veut dire, que tu as quelque chose à me dire non ?
– Je ne vois pas non. Tu voulais me demander quelques choses.
– Je suis en trein de te le demander, je peux te rafraîchir la mémoire, avec une flèche dans la cuisse.
– Non, je ne vois toujours… Oh Merde, ça fait mal, fait pas la conne, je saigne maintenant. Une flèche vient de se planter dans sa cuisse. Je te dis que je ne sais rien du tout… La deuxième flèche se plante dans son autre cuisse.
– Sami, je te croyais mon frère, la prochaine flèche, tu la reçois dans la gorge, tu voulais que je meure, avec mon homme, pourquoi ?
– Merde, Gazelle, tu lui as tous donner, et moi je n'ai plus rien, tu pars avec un autre, tu n'as pas regardé que je t'aimais. Plutôt te voir mourir. Oui, je leur ai dit de te tuer, je ne voulais pas que tu sois avec un autre, en plus un étranger.

– C’est toi qui vas mourir. Elle bande son arc. Un coup de feux claque à ce moment, il se tient l’épaule en hurlant, quelqu’un a tiré, Suzanne baisse son arc, elle se croyait seule avec lui. Suzanne surprise, cherche sans voir le tireur.

– Petite Gazelle dit une voix, tu n’auras pas besoin de le tuer, nous allons le faire demain au plus tard. Dit la voix. Sami essaye de se dégager de ses flèches, ce n’est pas facile, d’une main, chaque cuisse, une flèche plantée dedans, une épaule cassée, ensanglantée, il panique, maintenant il a peur. Fait en sorte que l’on te voie en ville, continue cette voie, pour détourner les soupçons. Mon petit Sami, continue la voie, sans les bonnes réactions de Gazelle, non seulement elle serait morte, avec son homme, mais notre action aurait échouée. Nous avions en plus donné notre parole. Tu sais ce que cela veut dire ? Petite Gazelle, après ton action à Malita, tu es devenue toi et ton reporter, nos Protégées. On te surveille, ton homme avec, et on vous protège. Prends tes flèches, et rentre chez toi, ne laisse rien ici. Ton frère n’est pas digne d’être ton frère. À son retour, demande Jean-Luc.

– D’où viens-tu ma petite Gazelle ?

– J’ai rendous visite à mon grand frère, très important. Tou m’emmènes nous promener ?

– Je connais un très bon restaurant, on y va, commande un tricycle.

Toujours avec le t-shirt de Jean-Luc, les voilà partit. Ce restaurant, et un restaurant dansant, pour gent aisé, fréquenté par des Européen ou Américain. Suzanne ne passait pas dans le cadre. Elle ne sait même pas danser. Pour la danse, ce sont les dames qui font leur choix, et vienne chercher Jean-Luc. Une se retourne et dit à Suzanne, dégoûtante petite Négresse, mendiante, fou le camp tu n’as rien à chercher ici. Suzanne, avec le sourire, lui fait signe d’approcher et lui dit à l’oreille.

– Tou as raison, je n’ai rien à chercher avec des connasses comme toi, et des poutains comme toi, ne te fais pas de souci, ont ce casse.

La fille vexée, retourne une gifle à Suzanne, qui fut surprise, mais réagit prompt. Elle se débrouille avec une rapidité effroyable à lui faire tomber sa robe au sol, surprise, cette fille se tient là, à moitié nue, elle ne portait pas de soutien gorge et pendant qu’elle se protégeait la poitrine des bras, Suzanne lui baisse sa culotte sur les pieds et se rassoie, comme si de rien n’était. Quelqu’un demande.

– Que se passe-t-il ? Suzanne répond avec son plus grand calme, d’une voie outrée, en anglais.

– Je ne sais pas ce qui lui a pris, elle s’approche de moi et se déshabille là, toute nue devant moi, mon Dieu, vous vous rendez compte ? Vous savez, moi je n’aime pas ça du tout.

Personne n’aurait pu s’imaginer que ce petit bout de choux ait peu la déshabiller, sauf un, qui sans rien dire, le sourire aux lèvres, prend la main de Suzanne, et la tire à l’extérieur.

– Qu’as-tu fait demande-t-il alors ?

– Rien, elle s’approche de moi pour me dire que les Négresses n’ont pas leur place ici, les mendiantes n’ont rien à chercher. Alors je loui donne raison, c’est vrai que je loui dis, je n’ai rien à chercher avec des poutes comme toi.

– Et alors ?

– Elle m’a giflée la méchante, je ne l’ai pas vou venir, elle à faits très vite.

– Et alors ?

– Rien, tu as vou le résultat ? J’ai fait très vite également

– Allez vient ma chérie, on rentre, mais il souriait de cette action, pas à prendre avec des pincettes la gazelle, et elle sait se défendre, évidemment, une fille de la rue !

L’inconnue, reconnue.

Dans le tri-cycle du retour, ils ont un contrôle de police. : « Vos papiers » demandent gentiment le policier, Jean-Luc donne son passe. Bien entendu Suzanne ne donne rien, elle n’a rien. « Toi tu n’as pas de papier je suppose petite mendiante » elle se rebiffe.

– Monsieur l’agent, je ne mendie plus.

– Tu n’as quand même pas de Papier. Monsieur… Il regarde sur le passe de Jean-Luc, monsieur Douchant est-ce que cette petite mendiante vous accompagne ?

– Oui monsieur l’agent, elle travaille pour moi. L’agent riait.

– Elle travaille pour vous ? Mendiez, voler, ça elle le fait très bien.

– Non monsieur l’agent, vous voyer que j’ai des problèmes avec l’anglais, elle me fait la traduction d’Anglais en français, et vice versa.

– Où as-tu appris le français, petite mendiante ?

– D’abord, je vous l’ai déjà dit, je ne suis plus une mendiante, je ne vole plus et j’ai appris le français chez la dame de la rue de la plage…

– celle qui est morte il y a quelques mois ?

– Oui monsieur l’agent.

– Monsieur… Douchant, cela ne vous ferait rien de payer votre tri-cycle et de me suivre avec elle ?

– Qu’as-tu fait petite Gazelle ? lui demande Jean-Luc.

– Vous l’appeler petite Gazelle ?

– Oui monsieur.

– Alors je ne me suis pas trompé, venez.

– Je n’ai rien fait moi, Jean-… Louc, je te joure, je n’ai rien fait. Jean-Luc la tire contre lui, sons bras par-dessus ses épaules la serre contre lui tout en marchant, Il l’aime cette Gazelle, qu’oie qu’elle ait fait, il est prêt à l’aider. Le policier s’aperçoit des soucis de Jean-Luc.

– Rassurez-vous monsieur, elle n’a vraiment rien fait, si ce n’est d’avoir fait connaissance de Madame la marquise de Fariseur, Madame Éliane de Fariseur.

– Qui es cette femme ?

– Vous allez bientôt le savoir.

Ils les font entrer dans un grand bureau, où y travail trois personnes, avec des tas de dossiers empilés, de partout, même à terre. Qui à leurs entrées se retourne à peine de leur travail, pour les regarder, et se plonge à nouveau sans rien dire dans l’étude de leurs dossiers. Une radio diffuse à ce moment, les informations. ***Un jeune homme de 18 ans, bien connue pour ses vols et sa vente de drogue, vient d’être retrouvé mort, une balle dans la tête, une dans l’épaule, ainsi que deux blessures qui ressemble à des coups de couteau dans les cuisses. Ce jeune homme de nom, Sami, était déjà recherché par la police.***

– Tu as entendu ? Ils ont retrouvé ton ami Sami mort,

– Je le savais.

– C’est toi qui l’a tué ?

– Non, j’allai le faire, ils m’ont dit qu’ils allaient le faire pour moi

– Pourquoi ?

– Il voulait notre mort, il nous a vendou. loui ou nous, il était jaloux, ils l'ont toué, il a noui à toute son équipe. Mais maintenant, nous sommes protégés par toute la Mafia des Philippines.
– Attendez voire 5 minutes, vous buvez le café ? Demande le policier. La demoiselle également ? Demande le gendarme.
– Oui, merci. Suzanne secoue le bras de Jean-Luc, tou as entendou ? Il m'a dit mademoiselle – bien sur, tu es une demoiselle.
– C'est la première fois que l'on me dit mademoiselle.
– Et je suis sûr que se ne serra pas la dernière fois. Deux messieurs s'approche maintenant de Suzanne.
– Mademoiselle, comprenez-vous l'anglais ?
– Oui monsieur, l'anglais, le Tagalog et le Français.
– Une question préliminaire, comment est votre nom exact ?
– Suzanne, je n'ai pas de nom de famille.
– Pas de surnom ?
– Si, Gazelle.
– Et où avez-vous appris le français ?
– Avec Tita, c'est comme cela que je la nommais, je n'avais pas d'autre nom.
– Expliquez-moi comment vous l'avez connue ?
– Oui dit-elle, comme toujours, j'étais toutes nue dans la rue, et je mendiai, c'est tous ce que je savais faire, Une belle vieille grande dame s'approchât de moi, je pensai, une touriste, les touristes femme, ne donne rien. Elle m'a surprise, assez autoritaire, mais gentille comme tout, elle me demanda : *Dis-moi petite fille, tu veux manger la soupe avec moi ?* Bien sûr que je le voulais, j'avais faim et j'ai dit oui, mon estomac sera plein pour aujourd'hui. Elle me prit par la main, et m'emmenât avec elle, dans une trèèès grande maison. Et trèèès belle maison.
– Et tu sais ou se trouve cette maison je pense ?
– Bien sur monsieur, j'y suis venue tous les jours pendant presque quatre ans, nous avons fait une grande fête pour mes dix-sept ans. Elle me demanda : *Comment t'appelles-tu ? J*e le lui dis, je m'appelle Suzanne ou Gazelle. *Et toi, tu m'appelles Tita me dit-elle*. Elle m'a servi un grand bol de soupe et du riz, autant que je voulais et m'offrit encore un bol de soupe, mon ventre allait éclater tellement j'avais mangé. Puis elle me dit encore : *Petite Gazelle. Revient demain à quatorze heures, et le soir tu recevras ta soupe.* Et avant de repartir, elle m'a demandée si je voulais de l'argent, j'ai dit oui bien sur *combien* demande-t-elle, 5 pesos dis-je, c'est normal, les gens ne donnent pas plus de 5 pesos et elle me donnât 50 pesos. Le lendemain elle me demanda si je voulais apprendre le français et autres et je suis venu chaque jour, elle m'embrassait, lorsque j'arrivai et je repartais, à mon arrivée elle me lavait dans sa grande baignoire, chaque fois que je la regardais, elle m'embrassait. J'aime beaucoup les baisés, elle me demandait chaque soir combien d'argent je voulais. Je l'aimais beaucoup ma Tita.

– Elle ne t’a pas oubliée, dit l’homme, en faisant la liquidation de la maison, en cherchant les héritiers, nous avons d’abord trouvé ses mémoires, elle raconte comment elle t’a connue, qu’elle t’a appris le français, Nous avons retrouvé un acte d’adoption, pour Suzanne dit La

petite Gazelle, notre devoir est de savoir si tu es la petite gazelle. Tu vas nous mener dans cette maison et nous allons voir qui tu es vraiment.

Suzanne les emmène devant cette grande et jolie Villa, et leur montre, les larmes aux yeux. Ils sortent les clefs entre à l’intérieur, Elle doit les conduire dans les différentes pièces que Suzanne connaissait par cœur.

– Cette dame gardait toujours de l’argent chez elle, sais-tu où ? Dans ses mémoires, elle expliquait la cachette de son argent, que la seule personne qui connaissait cette cachette, était sa petite gazelle.

– Oui monsieur, elle me disait toujours de prendre ce que je voulais, et de bien refermer la porte. Elle leur montre le secrétaire et l’argent, ici, à côté, c’était ma place d’écolier, ce sont mes livres et mes cahiers qui sont sur cette table, ici, derrière mon cahier, j’avais écrit le nom, de mon ami Sami.

– Les preuves sont suffisantes, qui à appeler la police à sa mort ?

– C’est moi monsieur, j’étais très triste.

– Et tu n’as pas pris d’argent ?

– Non monsieur, j’en avais encore assez de ce qu’elle m’avait donné la veille. Mais je l’avais dit aux agents déjà.

– Monsieur Duchamp, cette dame à fait un testament, comme sui : à partir de maintenant, la petite Suzanne appelée plus couramment Gazelle, prendra le non de : Mademoiselle Suzanne de Fariseur Marquise du mont Passant, et deviendra ma fille à part entière, je n’en ai pas d’autre.

– Voici les papiers pour qu’elle puisse se faire faire un passe-port, voici les papiers pour la banque, et voici les titres de possession de cette propriété.

– Et comment je m’appelle ? Demande Suzanne encore .

– Oui bien sur, le plus important, vous estes « **Mademoiselle Suzanne, de Fariseur. Marquise du mont Passant** », voici vos papiers d’adoptions Maintenant, si vous le désirez.

Je vous fais tous les transferts pour un forfait de vingt mille pesos, tout compris. Vous pouvez prendre possession de vos bien dans l'immédiat.

– Si j'ai bien compris, je m'appelle Gazelle, Souzanne de Fariseur, marquise dou mont Passant ouaou, ça fait long tous ça. Jean-… Louc dit-elle dans son oreille, qu'est que c'est une Marquise ?

– c'est une dame… un peu spéciale… je t'expliquerais plus tard, il ne le savait pas lui-même.

Jean-Luc décida de faire faire le transfert, il ne connaissaient pas les lois ni l'un ni l'autre. Elle signât encore quelque papier pour les successions et les plains pouvoirs pour l'huissier et le notaire.

– Alors, je ne soui plus une mendiante ? Je ne suis plou oune Négresse ?

– Non mon ange, tu n'es plus une mendiante, mais tu restes quand même toute noire

– Alors, je suis oune Négresse !

– J'ai l'impression que tu le restera toute ta vie.

– C'est très bien, j'étais une Négresse, je suis une Négresse, je reste une Négresses

– je crois que oui.

– Eh bien ça me vas.

Mademoiselle la Marquise.

Après le départ de ses gens là, ils se retrouvent dans cette grande maison, tout d'un coup, aucun des deux ne savait par où commencer. Visiter la maison en premier, elle cachât l'argent dans un autre endroit, en donna une bonne partit à Jean-Luc, pour elle disait-elle : *tou dois faire attention, je n'ai pas de porte-monnaie.*

- Jean...-Louc, tu pourra garder mon argent, j'ai trop peur de le perdre.

Elle s'étonna devant toutes ses pièces, toutes les affaires, même les vêtements de la Tita était encore la.

– Que fait-on demande Jean-Luc ?

-

– Jean-… Louc, C'est vrai ? c'est à moi ? Tout à moi ?
– Oui, c'est tout à toi. Que fait-on maintenant ?
– Je te soigne, tou es certainement malade. Elle s'approcha de lui, et le déshabille.
– Non, dit-il, pas maintenant, j'ai faim. Mais ne faisait rien pour ce défendre
– Si, maintenant, après, Mademoiselle Fariseur, Marquise dou mont Passant veut t'inviter au restaurant, après t'avoir grignoté et tou m'emmèneras dans le plous… cher … restaurant de la ville. Je suis riche, et je souis maintenant oune Mademoiselle Marquise, plous une mendiante, il avait déjà perdu son short.
– Oui, tu es Mademoiselle la Marquise sans culotte. Une marquise met toujours une culotte.
– Je ne veux pas être Marquise, alors. Répond-elle.

Son ustensile, sous les caresses de Suzanne, avait déjà pris forme, Jean-Luc se laissa faire. Sa faim peut attendre, elle le pousse doucement ver le sofa, puis d'un coup, il l'attrape, la fait presque voler dans ses bras son t-shirt a, lui, bien volé, il lui mange littéralement sa petite poitrine, qui ! Se gonfle, se durcit, le provoquant, surmontée de ses mamelons qui le nargue sous son nez. Appuyée par les fesses, contre le ventre de Jean-Luc, il la caresse encore avant de la faire lentement glisser sur son ventre, sur son pic, qui entre de lui-même dans ce trésor bien graissé. Elle se Presse contre lui, pour ralentir sa décente sur ce pieu puissant, l'embrasse.

Ils tombent tous les deux sur le divan qui n'a pas vu de sexe depuis certainement très longtemps. La jouissance l'a déjà atteinte, elle se roule de droite à gauche pendant que Jean-Luc la fait ! Vibrer, trembler, sursauter, crier de plaisir, jusqu'à l'extase, la volupté et éjacule dans un crie de délivrance, enfermant Jean-Luc dans ses bras et jambes pour l'immobiliser, il subissait ! ses soubresauts, ses hoquets, ses tremblements avec elle.

Jean-Luc, Gazelle dans ses bras, chercha la salle de bain pour se laver, la plonger dans une baignoire énorme.

– Jean-… Louc, ne me lâche pas, je ne veux pas me perdre dans cette baignoire.

Bien que Jean-Luc lui ait suggéré de mètre un short sous le t-shirt, elle refusa catégoriquement, et continuât d'aller cul nu, avec le t-shirt de Jean-Luc, qu'il avait déjà porté, qu'elle aimait par-dessus tout pour son odeur de transpiration. Jean-Luc a donc téléphoné pour annoncer l'arrivée de mademoiselle « de Fariseur, Marquise du mont Passant », dans ce restaurant.

– Monsieur, mademoiselle, bonsoir, avez-vous réservé ?
– Oui, téléphonique, au nom de Mademoiselle de Fariseur, Marquise du mont Passant.
– Monsieur ? Dit encore le maître d'hôtel très prudent désignant Suzanne du regard et du menton, mais sans se déranger.
– Dis-moi mon homme demande-t-elle, n'y a-t-il plus de place pour nous ? Je vois pourtant des tas de tables libres, je veux t'inviter, et ils font ce théâtre, je ferais la même chose au moment de payer.

– Monsieur, vous avez devant vous la marquise du mont Passant. Le maître d'hôtel se penche encore à l'oreille de Jean-Luc.
– Monsieur, normalement, les mendiants, et les Négresses, non pas accès au restaurant.
– Monsieur, je nais pas entendu cette outrance que vous venez de me faire. Mon amie n'est pas une mendiante, en plus qu'elle ait la peau noire, n'est pas un argument de l'empêcher d'entrer. Nous nous sommes déjà retrouvé au tribunal pour moins que cela.
– Excusez-moi, monsieur, je ne voulais pas vous offenser, pourriez-vous m'aider un peu, et me montrer peut-être une petite preuve ? Cette demoiselle ne ressemble vraiment pas à une Marquise. Il attendait un bon pourboire, c'est sur.
– À quoi, doit donc ressemble une marquise ? Jean-Luc lui montre les papiers provisoires de Suzanne, et tout est en ordre, ou presque, ils ne voulaient pas qu'elle entre, dans son costume. Suzanne se met en colère maintenant. Lui parle en anglais.
– Monsieur, je suis une fille libre, dit-elle en claquant son pied nu au sol, elle élève la voie, oui, je suis une Gazelle et ce n'est pas à vous de me faire des remontrances sur ma tenue vestimentaire, elle élève le ton un peu plus, regarder cette poupée-là, elle montre une femme du doigt sans-gêne, on lui voit les seins à travers sa robe,
– Mademoiselle, mademoiselle, calmez-vous,
– et vous ne dites rien, ou bien celle-là, la robe fendue jusqu'à la taille, pour que l'on puisse voir son cul. Ou bien celle-là encore, son short tellement court qu'on lui voie son huître qui dépasse de chaque côté, c'est un scandale. Moi j'aime la robe que je viens d'acheter très cher d'ailleurs, chez mon couturier, même si elle ne vous plaît pas. Puis en français. Jean-… Louc, dis-loui que j'ai faim.
– Mademoiselle la Marquise, ce que vous portez n'est pas une robe. Elle saute en l'air de colère approche son nez dangereusement du sien, pour répondre.
– Ah non ? c'est une Robe T-shirt de mon tailleur, de Monsieur « Son Placard », une exclusivité. Jean-Luc avait du mal à se retenir de rire. Personne ici ne peut payer cette robe. Elle se calme d'un bloc. Bon on va manger ? Oui où non ? Sous les regards confus du personnel, ils peuvent enfin aller s'asseoir. Ils avaient attiré les regards des clients.
– Marquise, je croyais que tu ne mentais jamais ? elle le fixe dans les yeux
– Monsieur Douchamp. Jean-…Louc, je t'ai dit que Souzanne, la Gazelle, la petite Négresse, ne mentait jamais, et c'est vrai, mais aujourd'oui, je suis mademoiselle Souzanne, de Fariser Marquise dou mont Passant, j'ai le droit de mentir, pour m'amouser un peu, pas toi ?
– Jean-… Louc, explique-moi vraiment ce qu'est oune Marquise
– Une Marquise… mademoiselle la Marquise… c'est une femme qui à des biens et des esclaves autour d'elle… et les gens lui montre leur respect… c'est un titre de noblesse. Cela remonte à 200, 300 ans. À la cours du roi, elle s'amusait bien… et merde, je ne sais même pas exactement ce qu'est une Marquise.
– Tou veux dire qu'oune Marquise est une vielle pouffiasse qui s'amusait avec le roi quoi ?
– À peut-près, oui. Répond Jean-Luc en souriant.
– Que faisait-elle avec le roi ?
– Je crois, ce que tu fait avec moi.
– Et tou as le coulot de me le dire comme ça ? Eh bien je ne veux pas être oune pouffiasse, je ne veux pas être oune Marquise.

– Et mais, il y a deux ou trois cents ans, la plupart, les sans-culottes, tu sais ce que c'est les sans-culottes ?

– Oui, tita m'a expliqué

– Les sans-culottes les ont mit en prisons ou ils sont partis d'eu même Petite Gazelle, dis-moi plutôt ou nous allons vivre, en France ? Ou nous restons ici. En France, j'ai mon père, ma mère et mes deux sœurs, Angèle et Janine.

– Tou sais maintenant pourquoi je ne porte pas de coulotte, ils verront bien que je ne souis pas une Marquise, mais oune sans coulottes.

– Tou sais ce que j'ai envie ? Nous allons en France, pour deux ou trois mois, nous revenons ici, et on se décide.

– Très bonne Idée, on passe la Noël et le jour de l'an avec ma famille.

Au dessert, une femme s'avance, leur donne sa carte.

– Mademoiselle la marquise, pourriez-vous me donner le N° de votre tailleur ? J'aimerais avoir une robe comme la vôtre, peut être même un peu plus courte, que portez-vous dessous ? Suzanne se retient pour ne pas éclater de rire.

Détour en France

– Shutt, regardez, elle soulève le t-shirt, rien du tout

– Oh mon Dieu dit-elle affolé, oh mon Dieu, regardant de tous les côtés, pas de culotte, rien du tous ?

– Chut, non, rien du tout, cette robe se porte sans rien dessous. J'ai d'ailleurs de cette manière toujours les fesses à l'air, c'est très bon pour la santé. Bien entendu, Suzanne traduit absolument tout à jean-Luc, évitant de rire, elle avait des problèmes pour garder son sérieux. C'est entendu Madame, je prends contact avec mon tailleur et le lui en fait part.

Ils se sont vite sauvé pour ne pas éclater de rire dans le restaurant. Le lendemain, Suzanne appela la petite Julia, d'abord pour la mener chez le docteur, et lui faire vendre une robe. Suzanne achetât trois T-shirts XXL, trois cintres. Julia, tu vas vendre ses robes. Confuse, n'osant pas trop.

– Eu, Gazelle, die Julia timidement, sans trop oser, je crois… ce ne sont pas des robes ou bien je me trompe ?

– Écoute-moi ma chérie, pour la bonne femme qui vient, ce sont des robes comme la mienne. Elle est d'accord pour payer vingt mille pesos.

– vingt miles ? Elle est folle ou quoi !

– Oui, alors profite an, vingt mille pesos pour une robe, que je paye cent-cinquante pesos, tu lui dis tu es la vendeuse, ton patron n'a pas le temps de venir. Si elle te pose la question, tu lui dis que cette robe se porte avec rien dessous.

Cette gentille dame a acheté les trois robes, pour soixante mille pesos.

– Mademoiselle, elle se porte vraiment avec rien dessous ? Julia aveait de la peine à retenir son rire

– Bien sur madame, bien sur, notre cliente ne vous l'a pas dit ?

– Si, si, mais je n'étais pas sûr d'avoir bien compris, elle enlève sa culotte, la donne à Julia.

– Madame, cela vous va à ravir dit Julia. Penchez-vous un peu, oui comme ça, vous avez vraiment des fesses admirables, et votre touffe sur le devant encore plus jolie. Vous avez vraiment fait une bonne affaire, avec ça, vous allez faire sensation. *Pour ça, elle va faire sensation.*

– Julia, veux-tu habiter ici pendant notre absence ?

– Tu crois ? Je peux ?

– Je viens de te le dire, mais tu ne déranges rien, tu ne fais venir personne et tu fais le ménage. Tu as un sac de riz, et tu as maintenant assez d'argent pour bien manger, fait attention, n'emporte pas tous avec toi, et ne dit rien à personne, même pas à tes meilleurs amis.

– Je n'osais pas te demander. Tu es riche maintenant hein ?

Trois jours plus tard, Suzanne et Jean-Luc, se rendent en France,

– Vos papiers, contrôle. Halo, la petite Négresse, recule-toi, tu n'as rien à chercher ici.

– Monsieur, répond-elle je vous demande de me vous voyez, savez-vous au moins qui je suis ?

– Bien sur une petite Négresse, une mendiante.

– Jean-… Louc, explique loui s'il te plait.

– Excusez-moi mademoiselle la Marquise, je ne savais pas… elle fait claquer sa main sur le comptoir. En criant presque.

– Maintenant vous le savez.

– Ils vont voyager en première, « *first-Classe* », Gazelle le voulait absolument

– Ma chérie, c'est excessivement cher lui fait remarquer Jean-Luc.

– Eh bien, on fait payer mademoiselle la marquise, alors tais-toi, je soui le bosse.

En attendant devant le guichet pour monter dans l'avion. Une gentille dame dit gentiment à Suzanne. Pousse-toi, tu ne dois pas te tenir là, laisse-moi passer voyons. Visiblement, elle n'avait pas remarqué que Jean-Luc était avec elle. Aussi Suzanne se retourne et aussi gentiment lui répond.

– Excusez-moi, madame, vous m'avez parlé ?

– Oui, dit-elle, je t'ai dit de te sortir de là et de me laisser passer. Suzanne, en colère se dresse sur la pointe des pieds pour pouvoir mettre son petit nez contre celui de cette dame pour lui crier au visage :

– Madame pour commencer, la moindre des politesses exige que, vous me disiez-vous. Je ne suis pas allée garder, les cochons avec vous, chez moi ils se gardaient d'ailleurs seuls. Je ne suis absolument pas obligé de vous cédez ma place, si je ne le veut pas. Elle hausse le ton, et je ne le veux pas faites en sorte que vous disparaissiez de notre vue. Allez, dégagez. La femme à sursauter et surprise de cette réplique avec autant d'autorité, s'est retiré. Elle devin rouge écarlate en voyant Gazelle s'approcher à l'annonce du nom de :

– Mademoiselle la Marquise du mon Passant, et Monsieur Duchamp veuillez-vous vous bien vous approcher pour prendre vos places.

Suzanne était aux anges, elle devenait très sûre d'elle, sauf avec Jean-Luc, avec lui, elle était toute petite même si son comportement par moment en disait autrement. Elle était dans sont jus, après toutes ses humiliations qu'elle avait subit pendant le début de sa vie, elle pouvait sans risque y répondre, se faire valoir à sa hauteur, elle n'avait plus peur des gens, elle n'avait plus besoin de mendier, elle était devenue plus grande de quelques cm. Être une Marquise, sert à se faire valoir, mais elle ne savait pas ce que cela voulait dire.

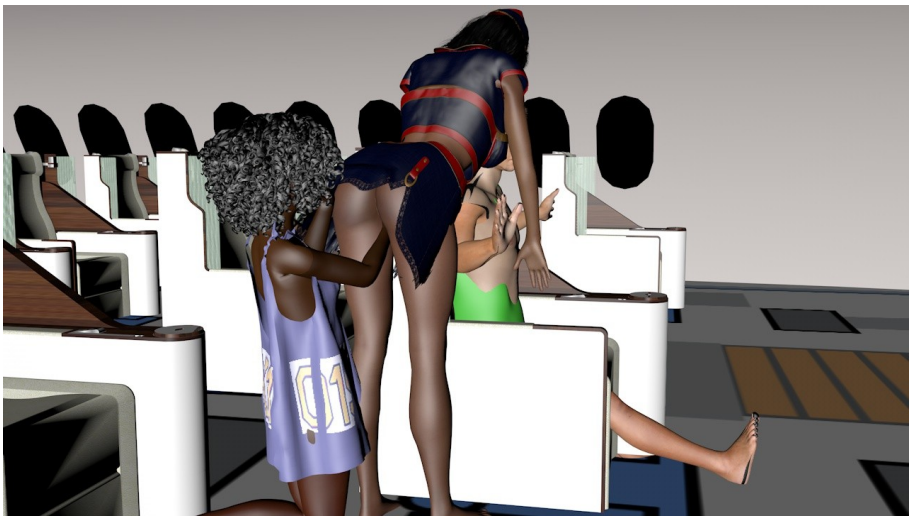
Dans leur cabine, ils reçurent en cadeau, encore une coupe de champagne, un joli pyjama, des pantoufles, encore un verre décoré il se préparait pour les cinq heures du premier vol. Elle avait cette fois-ci écouté Jean-Luc, et portait un petit short sous sont T-shirt. Seulement, dès que l'hôtesse se fut éloigné, l'enlevât et se frottât contre Jean-Luc, qui l'attendait déjà, il avait un peu mal au ventre, et le lui fit comprendre. Dès que l'avion a pris sont altitude, Une Hôtesse, très belle, très bronzée les cheveux à peine bouclés s'approcha, pour distribuer des boissons, Elle se penchât, bien par-dessus le siège de Suzanne, pour servir Jean-Luc, Suzanne se retrouva la tête sous la jupe de l'hôtesse, Elle pouvait observer ce joli derrière se dandiner. Suzanne lui fait signe de s'approcher en souriant et dans son Oreille lui dit :

– Mademoiselle, vous avez des fesses admirables, je les aurais bien caressées sans votre culotte. L'hôtesse lui rétorque, les joues rouges.

– Merci du compliment, je vais m'en souvenir pour la prochaine fois.

Et, effectivement, l'hôtesse en s'approchant, dévisageât très démonstratif Suzanne, la même scène se produisait, ou presque, l'hôtesse ne portait plus de culotte présentant à Suzanne son joli postérieur

bronzé, qui luisait sous la jupe. Aussi Suzanne, remonta ses deux mains comme pour lui lisser ses bas, caresse d'une main ses jolies fesses, et de l'autre lui enfouis ses deux doigts dans son secret, qui lui fit pousser un petit cri tout en se redressant. Suzanne la tripotât de ses deux doigts, l'hôtesse se retenait au dossier pour ne pas tomber.



Puis elle stoppa la main de Suzanne. Merci beaucoup mademoiselle, je dois encore travailler,

Les jambes trempées, tremblante, le souffle court elle se retira. Dix minutes plus tard, elle apporte une tisane à Jean-Luc, en repartant, elle prend le poignet de Suzanne et l'entraîne à travers les couloirs jusqu'à la petite cuisine, pousse Suzanne à l'intérieur d'une alcôve vide, ferme la porte derrière elles. Le T-shirt de Suzanne est tombé, la jupe de l'hôtesse est tombée, son corsage largement ouvert sur sa poitrine nue. Suzanne se jette presque ! Sur la poitrine, les seins, les mamelons, le nombril, son Mon d'amour. Ses doigts ont accroché le trésor de l'hôtesse, ne les lâche plus.

Trois doigts son entré à l'intérieur ! Elle secoue, titille, branle ce trésor. L'hôtesse a pris sa serviette de service dans la bouche pour ne pas crier. Suzanne se fait aider de sa bouche, l'hôtesse les yeux retournés glisse lentement contre la porte. Elle n'a plus la force de crier ou de se tenir debout, c'est l'extase la plus complète, elle a éjaculé, Suzanne la caresse.

– Négresse, dit l'hôtesse, je n'avais encore jamais fait ça en service, et encore moins avec une cliente

– pourquoi tu m'appelles Négresse ? Je ne suis plus une Négresse.

– Tu es, et tu restes une Négresse, comme moi. Mon grand-père était un Négro. Ma mère était une Négresse, je suis, tu es, nous sommes des Négros. Et toi tu es la Marquise Négresse.

– Oui, je le suis devenue il y a trois jours, mais la discrimination continue, je ne sais même pas ce que cela signifie, tu as raison Hôtesse, je suis et je reste une Négresse.

Elle revient près de son homme, lui caresse son ventre douloureux, il se porte beaucoup mieux après son tee, il l'embrasse. Il est content, il rentre en France avec son petit amour, d'abord paris pour remettre son reportage, ils restent deux jours ensuite ils rentrent à Villefranche-sur-Saône revoir sa famille, présenté son petit cœur, sa Gazelle. Elle fit le reste du voyage pratiquement allongé sur le ventre de Jean-Luc, le caressant mais la plupart du temps, elle dormait, ses bras accrochés à son cou. À paris, ils ont pris un hôtel de très haut rang, elle le voulait, d'ailleurs, c'est elle qui voulait tout payer. Mais ils sont, malgré la protestation de Suzanne, passés acheté une jolie robe, et se laissa convaincre pour le coiffeur comme une princesse, pardon comme une Marquise.

Ils se rendirent dans les bureaux de l'agence de Jean-Luc, pour remettre son compte-rendu, et les photos.

– Bonjour Jean-Luc, bonjour Mademoiselle Suzanne, Elle le remercie du regard et d'un petit mouvement de tête, elle est contente, ce monsieur lui die « Mademoiselle Suzanne » vous este ravissante. Jean-Luc, tu as de nouveau bien travailler lui dit le chef rédacteur, particulièrement les photos, je réfléchis pour faire une petite série, tes photos sont vraiment du tonnerre.

– Marcel, cette fois, ce n'est pas moi qui ai photographié, mais la marquise,

– Quelle marquise ?

– Suzanne, Suzanne de Fariseur, Marquise du mont Passant, et il présente Suzanne.

– De quoi ? elle est Marquise ? Et à fait ses jolies photos ?

– Oui monsieur, et plus de quatre-vingt pour cent du reportage, en plus nous somme en couple, nous allons certainement nous fiancer.

– Et combien de temps resteras-tu en France ?

– Deux ou trois mois peut-être, je crois, nous ne savons pas encore.

– C'est très bien, nous allons nous revoir sous peu, nous allons faire une conférence de presse, ou peut-être autre chose pour ton projet. Tu as toujours le même numéro ? Je te rappelle.

Ils passent le reste de la journée encore à Paris, La tour Eiffel, à ne pas manquer. Le lendemain, de très bonne heure départ pour Lyon avec le TGV, à Lyon ils sont attendu par le père de Jean-Luc pour les ramener en voiture à Ville-Franche.

– Tu vois mon petit cœur, demain tu vas faire connaissance avec ma famille, nous ne dirons pas que tu es Marquise. Tu racontes le moins possible sur ta vie. Nous sommes une famille aisée, mon père est viticulteur et gagne très bien sa vie en vendant son vin, Ma sœur aînée Janine est doctoresse, et Angèle, étudie la chimie, moi, j'ai énormément de succès avec mes reportages,

– Et moi, la marquise dou Mont Passant. C'est marrant non ?

Arrivé à Lyon sans trop de problème, Le père qui les attendait, fut surpris de la voir, petite et très noire. Il lui parle en anglais.

– Bonjour Suzanne dit le père, je suppose que tu es Suzanne, la petite amie de Jean-Luc ?

– Bonjour Monsieur, oui je suis Suzanne. Répond-elle également en parfait anglais.

– Avez-vous fait bon voyage mon fils ? Toute la famille t'attend avec impatience pour faire connaissance de ton amie. L'anglais était à partir de ce moment la langue de la famille. À l'arrivée, le père ne parla qu'en anglais, forçant de ce coup toute la famille à n'utiliser plus que l'anglais. Un choque, la plus jeune sœur Angèle, mettant sa main devant sa bouche dit en français, persuadé que Gazelle ne comprenait rien :

Le retour

Gazelle la Marquise.

– Merde, mais elle est toute noire ? Janine, sa sœur aînée prit Jean-Luc par le cou, lui demande en français : Tu ne vas pas te marier et faire des mômes avec ce machin-là ? Mais hypocrites, ils faisaient tous des grands sourire à Suzanne. Elle avait entendu et comprit ce qui avait été dit, mais ne voulais pas faire de scandale déjà le premier jour. Ils offrirent un siège à Suzanne qui s'assoit gentiment, écoute les commentaires, mais reste bouche cousue. Le père offrit du vin à Jean-Luc, et à Suzanne, qu'elle refusa gentiment. Le soir venu, ils étaient tous irrités par Jean-Luc qui leur expliquât qu'il dormirait dans la même chambre qu'elle, dans le même lit, qu'il avait déjà couché avec elle et voulais continuer. En fait Suzanne après avoir dit bonjour à chacun, ne dit plus un mot, elle ne répondait que par des signes de tête. Elle tremblait de rage. Le soir dans leur chambre, elle pleurât.

– Jean-… Louc, je ne veux pas rester ici. Je soui une Négresse, je ne leur plais pas, je n'appartiendrais jamais à ta famille, ils ne me veulent pas, je ne veux pas m'imposer, je suis et je reste une Négresse.

– Je te comprends, peux-tu attendre la réponse de Paris ? et nous repartons.

– Je vais essayer sans éclat, mais je ne veux pas rester, dans une semaine, nous repartons, ou je repars seule.

Le lendemain au petit déjeuner, Jean-Luc mit la table lui-même, pour tous le monde, et après cela, ils se rendirent dans les vignes, en pleine vendange. Quelques africains travaillaient là, les porteurs, leur hotte pesait jusqu'à cent kilos, ils n'ont pas osé parler avec Suzanne. Jean-Luc alimentait Suzanne avec des raisins bien mûrs et très sucrés. Ensuite, il ce sont promenés sur les bords de la Saône, regarder les pécheurs et regarder passer les péniches. Le temps était encore au beau, mais il ne faisait plus très chaud. Elle voulait inviter Jean-Luc, manger au restaurant, aussi Jean-Luc téléphonât pour avertir.

– Jean-Luc die sa sœur Janine au téléphone que Gazelle pouvait entendre, Elle va bien te ruiner ta négresse.

– Ne te fais pas de souci pour moi, elle n'est pas près de me ruiner.

– Au fait Jean-Luc, ton Patron de Paris un monsieur Marcel a téléphoné, il a dit samedi à quatorze heures, toute ta famille et ta fiancée Suzanne, doivent être absolument présents, il y aura une nomination. Je ne sais pas ce qu'ils veulent de ta Négresse, il a insisté, pour que ton machin soit présent. Mon cher frangin, tu vas recevoir une nomination, c'est fantastique. Jean-Luc souri, il sait déjà ce qui va se passer, mais ne fit aucun commentaire.

– Merci du renseignement, nous louons un mini-bus, et nous parton tous samedi matin de bonne heure.

Suzanne était contente, elle paya même la location du Mini-bus, car le dimanche. Elle repartait pour les Philippines, Jean-Luc s'en était occupé. Le soir venu, tout le monde se réjouissaient de la bonne nouvelle, Jean-Luc allait être nommé, mais Jean-Luc se réjouissait pour bien autre chose.

Dans la voiture en route pour Paris. Les premières discussions, commence.

– Dis-moi Jean-Luc, elle ne parle pas beaucoup ta Négresse.
– Tu devrais la prendre dans une conversation, je la connais au contraire très bavarde, et très active.
– Suzanne, commence la maman bien sure en anglais, tu sais cuisiner ?
– Oui madame, répond-elle, toujours en anglais. Je sais faire cuire le riz dans les feuilles de bananier, ainsi que faire griller mon poisson, également dans une feuille de banane, arrosé de jus de noix de coco, fraîchement cueilli, c'est délicieux.
– Et sais-tu faire le ménage ?
– Qu'appelez-vous faire le ménage ? Balayer, laver le sol ?
– Par exemple, mais aussi laver les assiettes, les verres, les cuillères…
– Madame, nous n'avions pas besoin de laver nos feuilles de bananiers, nous mangions avec les doigts soigneusement nettoyer avant et après le repas. Maintenant, sur la plage, avez-vous déjà lavé par terre ? Comme vous l'aviez si bien dit, nous sommes des primitifs, moi, en particulier ! une négresse, une voleuse, une mendiante, une vendeuse de drogue, voilà la fille que votre garçon a ramené chez vous. Mais rassurez-vous, je repars dimanche, avec ou sans mon Jean-… Louc, je n'appartiens pas dans cette famille.
– C'est peut-être mieux dit la maman,
– Pas peut-être. Cela est bien mieux madame.
– Il faut reconnaître, que tu ne sais absolument rien faire.
– Vous avez raison, madame, je ne sais pas faire la cuisine, car je n'avais rien à cuisiner, je ne sais pas laver et réparer mes vêtements, je n'en avais pas, je ne sais pas faire les achats, je n'avais pas d'argent, nettoyer une maison, je n'en avais pas. Dois-je continuer ? Qu'appelez-vous rien faire ? Si demain vous n'aviez pas d'argent, et que vous n'aviez pas de social système, que pourriez-vous faire ? Rien, vous allez mourir de faim, moi, depuis que je sais marcher, j'ai appris à ramener mon repas et celui de mes sœurs, pendant que vos parents vous foutaient la bouffe dans la gueule, vous n'aviez pas à faire un mouvement, qui ne sait rien faire ? et je vis bien, très bien. Ça, je sais le faire, j'ai toujours mon ventre plein.
– C'est quand même grâce à Jean-Luc que tu es ici.
– C'est… presque vrai madame, depuis que je connais Jean-Luc, ce n'est plus moi qui ai besoin de quelqu'un, mais c'est moi qui lui donne mon aide, j'ai toujours refusé son argent, et je continue de le refuser. Je voulais, pour la première fois que je prenais l'avion, les meilleures places pour nous, Il m'a averti, elles sont très chères ses places, très très chère. Je m'en foutais madame. Presque vingt heures dans un avion je voulais que notre cul reçoive le meilleur.
– Tu vas me dire, que c'est toi qui as payé les premières classe ? Demande le père, d'un rire sarcastique.
– Oui monsieur je ne voudrais pas vous le dire, je vous l'affirme, c'est moi.
– Maman, papa, c'est elle qui à payer l'hôtel à Paris, le restaurant, et c'est elle qui à payer la location de cette voiture, voici le contrat, à mademoiselle Suzanne de Fariseur. Maintenant, c'est le silence dans la voiture, jusqu'à paris. Jean-Luc donne l'adresse du restaurant, ils sont déjà attendu.
– Avez-vous réservé ?
– Oui répond Jean-Luc, pour mademoiselle Suzanne de Fariseur.

– Très bien Monsieur, vous avez réservé pour six personnes je voie, et vous estes six ? Suivez-moi. Joli restaurant, très bon, une portion de riz extra pour Suzanne un régal pour tous le monde. Le père de Jean-Luc demande l'addition.

– Garçon, je voudrais payer.

– Monsieur, Mademoiselle de Fariseur a déjà payée. Le père ne comprend plus.

– Jean-Luc, c'est vraiment elle qui à payer ?

– Oui

– Qui est-elle ?

– Tu l'as dit, papa, une Négresse, une primitive… mon adorée.

– Tu te fous de ma gueule, aller on y va c'est l'heure, on en reparlera, tu ne vas pas me faire croire que cette primitive négresse a autant d'argent.

leurs places dans la salle, sont au premier rang devant, ils sont guidés la salle est déjà pleine, presque tous des reporter et photographe très connue. Puis le directeur passe à côté de Jean-Luc.

– Allô Jean-Luc, tu as compris ce que vous devez faire ?

– Oui, oui, et il avait disparu. Suzanne continu Jean-Luc donne des explications à Suzanne dans son Oreille…

– Tu n'as encore jamais eu de nomination, Jean-Luc. C'est la première fois que tu reçois une nomination dit La Maman ? : Jean-Luc souri.

– Non, effectivement, je n'ai encore jamais été nommé.

– Mesdames, mesdemoiselles et messieurs, je vous souhaite une très bonne journée. Nous allons aujourd'hui vous présenter une jeune photographe inconnue, d'un talent exceptionnel, Noblesse oblige, je demande à mademoiselle… Suzanne de Fariseur Marquise du mont passant, de venir me retrouver. Maman avait déjà compris, son nom, Suzanne de Fariseur, elle l'avait entendu plusieurs fois. Jean-Luc chuchote dans l'oreille de Suzanne : vas-y, c'est à toi, c'est notre moment, tu vas pouvoir admirer leur gueules. Elle sourit, embrasse Jean-Luc, secoua la tête affirmativement. Sans dire un mot, sans se retourner, elle se lève et se dirige vers la scène, elle tremble un peu, devant tout ce monde personne ne l'avais remarqué avant, mais elle est toujours pied nus.

– Ou va-t-elle ? demande Angèle sans chaussures, tous la regardent s'éloigner, mais personne ne répond, Suzanne est montée sur la cène, elle se trouve maintenant à côté du présentateur, un grand monsieur, et avec sa petite taille, elle doit lever la tête pour lui répondre. Angèle, Janine et les parents on mit leurs mains devant leur bouche, stupéfait, Jean-Luc est content. Ils ont tous cru qu'il allait avoir une nomination, pas de chance, c'est Gazelle.

– Mademoiselle la marquise, c'est vous qui avez prisent ses ravissantes photos des Philippines, et de ce reportage ? qui avez écrit ce reportage, pouvez-vous en dire plus ? La question tombait en français, et elle répondit, en français. La famille sait fait toute petite.

– Que pouis-je dire de plous ? J'accompagnais Jean-…Louc, car je connaissais la langue, je loui faisais la tradouction, mais la, il n'y avait rien à tradouire, et le dictaphone était autour de mon cou je lui avais pris son appareille et je prenais des photos tout en défendant notre place, c'était notre vie qui était en jeux, dans un premier temps, le deuxième, c'est avec la police, plus d'oune tonne de drogue venait d'arrivée, d'être déchargé, cinq cents kg

récoupérés par la police, personne ne sait aperçou de rien, plous de cinq-cent kg on disparout. Elle souriait.

– Et vous, vous estes aperçut de quelques choses ?

– Moi ? Je n'ai rien à dire répond-elle avec le sourire.

– Monsieur Jean-Luc Duchamp, montez nous rejoindre. Mademoiselle la marquise était dans cette entreprise, votre partenaire ?

– C'est presque vrai, seulement, dès le début, déjà sur le bateau, elle s'était approprié mon matériel photographique, que j'ai encore aujourd'hui du mal à récupérer. Suzanne lui souri.

– Mademoiselle la Marquise, le fait est, que vous este devenue dans cette catégorie, la meilleure photographe de France, avec votre reportage, d'une qualité plus qu'exceptionnel. Bien entendu cela ne vous dit peut-être pas grand-chose, le syndicat des journalistes de France, vous offre une petite sacoche, avec tout ce dont vous avez besoin pour la photographie, vous n'aurez plus besoin de lui voler sa caméra, vous pourrez la lui rendre pour qu'il ne pleure plus. La fédération des journalistes et photographe indépendant, vous offre d'abord, ce trophée, la caméra en or, et une petite prime, de cent cinquante mille Euros. Vous pourrez je pense, vous acheter une paire de chaussures ! Prise de joie et de surprise, Suzanne se jette au cou de Jean-Luc et l'embrasse. Ils faisaient maintenant défiler les photos de Suzanne.

•

– Avons-nous la permission de vous montrer nue ? Ajoutez donc vos commentaires.

– Oui. Ils montrent les photo de Suzanne complètement nue, encore badigeonné de terre, dans différentes positions, un arc à la main, le dictaphone et une caméra autour du cou, je ne les ai pas toutes prises, quelques fois je lui donnais mon autorisation de se servir de sa caméra, pour me photographier, je me trouve belle, quelques photos sour le bateau en train de remonter les poissons, ça je sais bien le faire, nous avions dou bon poisson bien fraie chaque jour, elle l'avait tirée avec son arc ou en train de les manger avec du riz, bien entendu avec les doigts. Même dans les moments les plus dangereux, toujours avec le sourire.

– C'est vous qui les avez tués avec vos flèches ?

– Non monsieur, je les ai fais tomber dans mes pièges.

Ils reviennent tout deux à leur table sous les applaudissements du public qui c'est levé, la famille également, et lorsqu'ils purent s'asseoir, elle dit tous simplement :

– Jean-… Louc, tou peux me mettre ce chèque sour mon compte, je ne voudrais pas partir avec. Puis ils s'embrassent. Elle fait l'inventaire de ce sac. Deux boîtiers de caméra Numérique des plus modernes, avec protection en cuire, un objectif de cinquante mm, un de cent-cinquante mm un de trois-cents mm, un fishey, et macro, déclencheur à distances télécommandées, un flash de caméra orientable, un flash commandé à distance.
– Suzanne, vous parlez français ? Demande la maman. Qui sonne comme une confirmation.
– Oh jouste un peu, comme ça, madame.
– Avec ce que je viens d'entendre, ce n'est pas qu'un petit peu. Vous ne me l'aviez pas dit ?
– Madame, vous parliez avec moi ouniquement en anglais, par courtoisie, je répondais en anglais, le français que vous parliez ne m'étais pas adressé. Vous demandiez à jean-… Louc s'il voulait vraiment se marier et avoir des enfants avec ce machin, que j'étais une négresse, une primitive, une bonne à rien.
– Ce n'est pas ce que nous voulions dire.
– Seulement, vous l'avez dit, vous m'avez blessé, offensé profondément, et mon Jean-… Louc encore plous. Vous aviez raison, je souis une primitive.
– Vous estes vraiment Marquise ?
– Oui madame, oune Marquise primitive et je me suis rendu compte d'oune chose, depouis que je souis Marquise, à vos yeux, vous me dites vous !!! j'adore. Demain je prends l'avion et je retourne chez moi, vous m'avez dit se serra mieux, si Jean-… Louc vient me rejoindre, je serais la primitive, la Négresse, la bonne à rien, la plus heureuse dou monde, et je ferais attention de ne pas le rouiner, je vous le promets.
– Mais vous pouvez bien rester, vous ne nous gênez pas, vous savez.
– Maman, ne joue pas les hypocrites, tu as tous fait pour qu'elle reparte. Moi j'ai encore quelque affaire à régler, et je pars la rejoindre.
– Jean-Luc ? Tu n'as pas été nommé ?
– Bien sûr que non, c'est elle qui devait être nommée, pas moi
– Et tu le savais ?
– Bien sur, mais Gazelle ne le savait pas.
– Monsieur, dit Gazelle en français, s'adressant au père, ne vous occupez pas pour la voiture, pour l'hôtel, le restaurant, tout est réglé, moi je ne rentre pas à Ville-Franche, demain retour, chez moi. Le patron de Jean-Luc s'approche.
– Petite Gazelle, tu permets que je te nomme Gazelle ?
– Oui monsieur, j'aime beaucoup.
– Voilà, veux-tu travailler pour nous ? Elle se lève en riant. Réponds démonstratif.
– Vous voulez rire monsieur Marcel, je ne sais rien faire, je suis une bonne à rien
– Je ne sais pas si tu ne sais rien faire, mais tu es quand-même la meilleure photographe de France. Si tu veux, tu m'envoies tes photos, et celles qui seront retenues te seront payés.
– Dit oui lui dit Jean-Luc, tu as tous ce qu'il te faut maintenant, et tu fais de très jolies photos, même de moi à poil, il se penche pour lui dire : même de mon zizi.
– Je vois que tu es d'accord, voici un Lape-top, et Jean-Luc te montrera pour le reste. Ton code, c'est « Gazelle ».
– Merci monsieur. Elle en profite pour embrasser Jean-Luc et lui chuchote à l'oreille : j'ai envie de toi maintenant, c'est très urgent, et je suis sûr que tu es malade. Ils se rendent tous,

en silence à l'hôtel réservé par Jean-Luc, commandité par Suzanne, un très bon hôtel d'ailleurs, ce qu'elle voulait.

Elle se déshabille, et s'occupe de Jean-Luc, on frappe à la porte. Sans réfléchir, elle dit :

– Oui, entrez. Elle vit Papa et Maman qui apparaissent.

– Oh dit le père en se détournant, tu es toute nue.

– Cela ne fait rien, tant que c'est vous. Mais elle se décide à accepter le peignoir que lui met Jean-Luc sur ses épaules.

– Suzanne, nous voulions nous excuser pour la réception que nous t'avons faite, nous avons apporté une bouteille de champagne pour nos excuses.

– Merci beaucoup, mais ma décision est prise, je souis d'ailleurs oune vraie tête de moule, jean-…Louc vous le dira.

– Je confirme die jean-Luc, lorsqu'elle à quelque chose dans la tête, elle ne là pas au cul

– Tu acceptes nos excuses ?

– Oui, il me faudra du temps pour travailler tous ça, mais je rentre quand-même.

Ils burent leur champagne, Suzanne attendait avec impatience qu'ils aillent dormir, elle voulait aimer son Jean-Luc, maintenant, encore plus existé à cause du champagne. Dès leur départ. Elle n'attendit même pas que la porte ne fut refermée pour enlever le short et slip de jean-Luc, lui, avait moins de travail, le T-shirt de Suzanne tombât à terre de lui-même. Suzanne prit cette verge ! Longue, grosse, dur dans sa main, la caressa encore longuement, jusqu'à ce que sont gland soit prêt à éclater, rouge de sang qui s'emmagasinait, elle ! Vibrait, frémissait, hoquetait, se trémoussant sous les caresses de son Jean-Luc. Elle à encore la force de prendre ce gland terrifiant dans sa bouche ! Le lécher, l'aspiré, le lécher encore avant de lui faire prendre le chemin de son petit fourreau étroit, brûlant et dégoulinant de sa cyprine.

Jean-Luc prend la relève, il lui faut maintenant la tenir et lui faire suivre le mouvement de sa trique, Elle se tient bien serré à son cou pour l'embrasser, ses petites jambes enroulées autour de sa taille. Ses petits soubresauts, ses tremblements amènent Jean-Luc dans la jouissance avec elle. Il s'est couché sur le lit, sur le dos, il lui prend ses petites fesses entre ses mains pour ! Les masser, les caresser, les pétrirent, elle appuis sons pubis sur le bas ventre de Jean-Luc, son ventre qui se secoue contre le sien. D'un coup, elle se raidit, décolle sa bouche de celle de Jean-Luc, elle appuis sont bas ventre de plus belle contre le sien, redresse sa poitrine, pousse enfin un cri de bonheur, elle se laisse tomber sur sa poitrine, ses mains glissèrent sur les fesses de Jean-Luc qu'elle pousse le plus fort qu'elle peu contre son petit mont d'amour, réunissant ses efforts, pour garder la pique de Jean-Luc bien enfoncée dans son fourreau, contractant ses muscles pour bien le sentir. Elle tremble de tous son corps, entraînant par moment le ventre de Jean-Luc dans ces soubresauts. Elle s'est calmée, mais elle pleure maintenant.

– Pourquoi elle pleure ma petite Gazelle ?

– Je voulais que tou rentres avec moi, Tou ne peux vraiment pas ?

– Non ma petite Gazelle, d'abord, je dois régler mes affaires, pour toucher mon salaire, ensuite je veux une discussion avec mes parents. Je rentre samedi.

– Jean-…Louc, laisse-moi tes trois t-shirts, je les emmène.

– Tu es folle, ils ne sont pas propres.

– Justement, ton odeur est encore plus forte.

– Je te laisse suffisamment d'argent, aux Philippines tu en as encore.

– Merci, en route je ne veux rien acheter, et j'ai ma carte pour les urgences.

Doucement ses yeux se ferment, elle à toujours plus de peine à se tenir éveiller. Elle s'endormit sur le ventre de Jean-Luc le tenant ferme contre lui, empêchant tout mouvement de sa part. Il réussit avec peine à se dégager, lorsqu'elle fut endormie, la couchât dans le lit sous les draps, contrôla encore le trolley de sa petite Gazelle, elle n'avait pas de valise, ses papiers, c'est lui qui tenait la caisse de Gazelle, lui déposa encore suffisamment d'argent pour le retour, un de ses appareils photo, et sont dictaphone reste prêt, elle les veut autour du cou, le reste fut rangé, ainsi que deux t-shirts, le troisième avec son short, puis il salonguât à côté d'elle, en La serrant dans ses bras, il s'endort à son tour.

Il fut le premier réveillé, et se dépêchât d'aller chercher du café. Pendant son absence, sa sœur Janine en robe de chambre, était venue, Suzanne, à moitié endormi, assise sur le lit, complètement nue.

– Suzanne, commence Janine, je voulais m'excuser, je ne me connaissais pas raciste, et je ne le suis pas. Mais comprends-moi, nous avons je ne sais combien d'étranger, qui viennent pour notre système social, prendre de l'argent sans rien faire et…

– Janine, tou es soûr que cela est comme tou dis ? Tu ne vois ou ne veux pas voir le débout. Vous, les Européens, vous estes venoue chez nous, vous nous avez tout volé, vous nous avez transformé en esclave, et si nous venons pour avoir un tout petit morceau du gâteau, vous nous les refusez, les miettes seront soigneusement rassemblées pour votre chien, et lorsque nous venons, nous sommes ceux qui viennent vous voler, ce que vous nous avez volés. Mais je vous pardonne. Je vous ai déjà pardonné.

– Pourquoi tu pars ?

– Je dois réfléchir, j'ai été surprise, voire choqué. Puis Suzanne lui ouvre sa robe de chambre, tu sais Janine que tu es belle ?

– Je vois que toi aussi dit-elle en lui caressant sa poitrine, mon frère a eu du goût

– Petite sotte, c'est moi qi est dou goût, tou sais qu'il ne me voulait pas ? Mais c'est moi qui ai gagné.

– Comment l'as-tu connu ?

– Je voulais lui piquer sa valise

– toute seule ?

– Non, bien sur, normalement, je pique la valise, deux petits viennent se foutre dans ses jambes, le font tomber, pique encore son porte feuille, moi je refile la valise à une autre, et je reviens gronder les petits. Cela marche toujours, cette fois non.

– Et pourquoi ?

– Je suis arrivé, je choppe la valise, je le regarde, et j'ai reçu comme un coup de poing dans ma poitrine, la. Elle lui met sa main sur son cœur. Je me suis figé et je me suis assise sur sa valise, je n'arrêtais plus de le regarder. Il me donne vingt pesos et je devais foutre le camp, je refouse et l'emmène dans son hôtel, il me donne cinquante pesos, et me dit de retourner chez moi. Je refouse à nouveau. Et je loui annonce que je parle le français, que je pourrais l'aider, que chez moi c'est avec loui et j'ai réoussi à m'imposer, et à me faire aimer.

– Elle n'a pas eu beaucoup de difficulté pour ce faire aimer, elle est un Amour de petite marquise ajoute Jean-Luc qui venait de revenir.

– tu sais très bien que je n'aime pas que tou m'appelles Marquise.

– Mais tu es quand même la Marquise sans culotte. Janine embrasse Suzanne, et se sauve. Ils voulaient tous accompagner Suzanne à l'aéroport, et tint même à l'embrasser

– Jean-… Louc, la semaine prochaine hein ? Promis ?

– Oui, n'oublie pas, même dans l'avion, tu mets ton ordi en route, on se téléphonera en vidéo-conférence. Le patron Marcel est lui aussi arrivé, pour lui remettre sa carte de presse, elle est maintenant officiellement Journaliste.

Ils sont en altitude, la ceinture défaite, elle s'est retourné, complètement nue, à plat ventre sur son siège, les pieds en l'air sur son dossier, l'ordi en position, elle attend que Jean-Luc l'appel. L'hôtesse lui fait la réflexion.

– Mademoiselle la Marquise, vous estes toutes nue !

– Hôtesse, comment êtes-vous nés ? Certainement pas en barboteuse. Et l'ordi sonne chut Hôtesse, je ne veux plus être dérangé. Et se plonge dans de longue discussion avec Jean-Luc qu'elle avait quitté il y avait à peine une heure. Plus d'une heure plus tard, l'hôtesse revient pour le repas, toujours allongé sur le ventre, le lape-top dans ses bras, les yeux fermés, souriant aux anges.

– Mademoiselle la Marquise, vous ne voulez pas manger ? Il faut dire que vous avez de jolie fesses. Dit-elle en les lui caressant.

– Mon homme, il dit : « que je n'ai pas que les fesses qui sont belles. » Provocatrice demande l'hôtesse

– quoi d'autre encore ?

– Ça ! hôtesse, elle se retourne sur le dos et dit : « mes seins, mon ventre, mon petit mont d'amour, mon trésor. » L'hôtesse lui caresse son corps de haut en bas des deux mains.

– Il a raison votre homme, Mademoiselle la Marquise, vous êtes vraiment belle.

– Donnez-moi le menu numéro quatre, avec beaucoup de riz par-dessus, pas par-dessus mes fesses, et une coupe de champagne, j'y prends goût à cette petite saloperie. Le repas avait été commandé au départ, avec beaucoup de riz.

Après l'escale, Suzanne voulait dormir, et comme à son habitude, se dévêtit, éteint ses lumières, ferme ses portes et fenêtres couverte d'une petite couverture légère se tourne, sur le côté pour dormir. L'hôtesse vient de rentrer dans sa cabine Sans autre forme de procès, se déshabille et commence à caresser la poitrine de Suzanne.

– Négresse, je croyais que tu restais plus longtemps en France, et tu reviens seul ?

– Hôtesse, une semaine m'a suffi, mais mon homme rentre la semaine prochaine.

L'hôtesse continuait de la caresser et Suzanne lui parlait en fermant les yeux de plaisir. Il n'y avait pas d'éclairage, mais Suzanne avait reconnue l'hôtesse.

– Tu vois hôtesse, je comprends que ma mère adoptive n'a jamais dit qu'elle était Marquise, tous les gens viennent t'admirer, et je ne sais même pas pourquoi, j'étais un bandit en herbe, on voulait me mettre en prison, maintenant, les gens viennent me faire la courbette. Je suis une négresse, et tout d'un coup un idiot vient et me dit : tu es une Marquise, je ne sais même pas ce que c'est. Si mon homme ne devait pas revenir, je donne tous à ma petite Julia, Elle est comme ma petite sœur. Je te dis ça, mais il m'a promis et il va revenir, j'en suis sûr. Son lape-top se met de nouveau à sonner.

– Jean-… Louc, enfin, pourquoi tou me fais attendre si longtemps ? Tou sais que j'aurai dix-huit ans samedi ?

– Je le sais, et je serais rentré, avec une surprise pour toi.

– Quoi donc ?

– Tu ne penses pas que je vais te le dire non ? l hôtesse c'est levé maintenant, elle à disparue. Leur conversation à durée encore plus d'une heure, l'hôtesse revient pour lui annoncer :

– Mademoiselle la Marquise, Le commandant de bord veut venir vous voire. Vous devez vous rhabiller.

– Oh merde, tu vois, il veut me voir, moi une voleuse, une mendiante…

– Je t'embrasse ma petite Gazelle. Dit encore Jean-Luc avant d'arrêter la transmission.

Elle met la robe qu'ils ont achetée à Paris, mais elle reste pieds nus de toutes façons, elle n'a pas de chaussures, peut être qu'ils ont oublié d'en acheter. Le commandant vient donc après quelques instants, pour annoncer :

– Mademoiselle De Fariseur, Marquise du mont Passant, je suis très heureux de vous avoir à mon bord, et J'espère que le personnel a pris soin de vous

– Je suis très contente monsieur le commandant, vous avez un personnel admirablement gentil.

– Nous allons boire le champagne ensemble, et notre société voudrait vous faire un petit présent, une robe de votre choix. Mesdames, approchez-vous et faite lui choisir. Moi je me retire, ce n'est plus de mon ressort. Et le commandant après avoir bu une coupe de champagne, laisse la bouteille sur la table et disparaît. Il revient sur ses pas.

– Mademoiselle la Marquise, le maire de la ville vient vous accueillir.

Trois dame s'approche de Suzanne, après l'avoir mesuré, lui font choisir le vêtement, une des trois dame a apporté une petite machine à coudre et un ensemble de couture. Suzanne se retrouve nue, elle reçoit la robe rose presque blanche qu'elle avait choisi par-dessus le corps, bien trop grande pour elle. Mais la couturière commence à démonter les emmanchures, le buste, retaille la poitrine, le ventre et la ceinture, le tout retenue avec une multitude d'épingles. Elle attaque les fesses et le bas ventre, elle ! coupe, plie, ajuste, épingle de tout les côtés, elle va très vite. Les autres filles l'aide, à tenir les morceaux, les plier, les couper avec elle. En trois-quart d'heure, la couturière, termine avec sa machine à coudre, devant les grands yeux de Suzanne, qui, nue, devant-cette artiste la regarde faire émerveiller. Elle réveille Suzanne qui se tenait là, la bouche ouverte, en lui remettant sa robe.

– Mademoiselle la marquise, c'est terminé, elle lice ! Les hanches, les fesses, le pubis, le ventre et la poitrine. Puis elle ajoute, vous estes belle à croquer, à embrasser.

– Faites-le Madame, ne vous gêner pas. Elles s'embrassent.

Suzanne se faisait du souci, elle s'était déjà retrouvé plusieurs fois devant le maire, pour vol organisé ou vente de drogue, que personne ne pouvait prouver, et c'est certain, il va s'en souvenir. *Je suis bien obligé d'y passer, je ne peux plus faire marche arrière.*

Suzanne restât debout jusqu'au dernier moment, l'hôtesse se fâchât presque pour la faire s'asseoir, pour l'atterrissage, elle ne voulait pas froisser sa robe. L'hôtesse lui rangeât ses affaires et promit de lui ranger sa robe avant de descendre, ce qu'elle fit d'ailleurs. Surprise, elle n'est pas encore dans le couloir de sortie de l'avion, que Julia lui faisait des signes. Elle la prend dans ses bras, la porte vers le contrôle, tirant son trolley avec peine.

– Mademoiselle la Marquise, avez-vous les papiers de la petite ?

– Non monsieur, elle est juste venue m'attendre.

– C'est marrant, je ne l'ai pas vu passer.

– Ça, on sait le faire monsieur.

– Mademoiselle la Marquise, vous passez par ce chemin, monsieur le maire vous attend. Toi petite Négresse, tu passes par là.

– Non monsieur, elle reste avec moi.

– Dans cette tenue ?

– Ben oui, elle n'en a pas d'autre, viens ma chérie et Suzanne la prend dans ses bras.

Elle arrive sur le perron de l'aéroport, ébloui par les flashs des reporters. Elle pose sa petite Julia à terre, reconnaît le maire, qui envoie deux petites filles lui porter des fleurs. Julia est aux anges, elle a attrapé la ceinture de Suzanne.

– Gazelle ! c'est vachement chouette, demain on est dans le journal.

– Bonjour ma petite Gazelle dit le maire, cette fois, du bon côté ?

– Monsieur le maire, Mademoiselle la Marquise est toujours du bon côté. Comment se fait-il que vous soyez ici, cherchez-vous Gazelle ? Ou la Marquise ?

– Les deux, tu es devenue Gazelle, Marquise du mont Passant.

– Oui, Gazelle, Suzanne de Fariseur, Marquise du mont Passant.

– Bon, nous somme venue, car on nous dit que tu viens d'être nommé la meilleure Photographe de France. Tu peux nous en dire quelque chose ?

– Je peux, mais je ne veux pas, pas maintenant, pas aujourd'hui, je vous demande d'avoir pitié d'une pauvre Marquise, qui vient de passer vingt-deux heures en Avion, et j'ai besoin de m'occuper de ma petite Julia. Merci beaucoup pour la réception.

À peine arrivée, elle enlève cette jolie robe délicatement sur un cintre, ouvre son Lape-top, allongé nue sur leur lit attend l'appel de Jean-Luc, Julia, sur son dos les bras autours de son cou.

L'appel tant attendu est arrivé, Jean-Luc lui annonce :

– Je rentre vendredi, avec toutes la famille, ils passeront les fêtes de Noël et du jour de l'an avec nous, peut être même pour plusieurs mois. Et nous fêtons ton anniversaire ensemble.

– Alors je m'occoupe dou reste, je pense que quelques amis viendront. Je m'en occoupe.

– Je te rappelle vendredi soir, de l'avion.

– Tu prends des « first Classe », et tu payes avec mon autre carte, c'est compris ?.

– D'accord. Et ta petite Julia ? Elle est sage ?

– Elle est sur mon dos, elle m'étrangle presque, mais elle est adorable.

– On la garde, ou on la fout dehors ? Demande Jean-Luc.

– On la fout dehors dit Suzanne. Et Julia commence à lui donné des coups de poing dans le dos. C'est bon, c'est bon, on te garde. Tu veux rester avec nous ?

– Elle ne répond pas, mais se serre contre Suzanne.

Gazelle, La Négresse contre-attaque.

Maintenant, Suzanne à du boulot. La première chose qu'elle fait est de prendre un rendez-vous avec un bureau de placement. Elle demande une cuisinière, et une femme de ménage à plein temps, âgées d'au moins cinquante ans, elle travaille mieux et enfin, un homme à tout faire et tous, avec permis de conduire. Ils devront êtres tous le plus bronzé possible, philippins. Elle a une petite dépendance, avec trois chambres, elle mettra les deux femmes ensemble.

– Bonjour Madame la Marquise, je suis la cuisinière que vous avez demandée.

– Et moi la femme de ménage

– Bonjour Mesdames. Pour commencer, si vous m'appelez encore une fois Marquise, je vous fous dehors. Vous m'appellerez Gazelle. Je pense que l'anglais et courant chez vous.

– Mademoiselle Gazelle ?

– Non, pas mademoiselle, Gazelle, tout court. Estes vous capable de gérer un budget ? Je m'explique, c'est vous qui devrez aller faire vos achats, réfléchir au repas, me le présenter, que je sache si j'aime ou pas.

– Oui, je peux le faire.

– Et toi, tu organises le matériel de nettoyage, l'acheter et prévoir ce qu'il te faut ?

– Oui Gazelle.

– Très bien, vous commencer demain matin, je vais vous montrer votre chambre, à partir du deuxième moi, je paye vos assurances sociales. Nourrît, logé, combien voulez-vous de salaire ?

– Je ne sais pas Mad….

– J'ai dit Gazelle. Combien avez-vous gagné ?

– Eu… Quatre-mille

– moi aussi

– Voyez-vous ? on y arrive. Je vous donne pas un sous de moins, cinq-mille. Un mois de vacances payés ! Je vous montre votre chambre, je suis sûr que cela va vous plaire. Julia, veux-tu leur montrer ma chérie ?

– Oui Ate (grande sœur)

– Dis-moi dit une des femmes à Julia, elle est gentille ta grande sœur ?

– Elle n'est pas ma vraie grande sœur, mais elle à dit à son fiancé qu'elle voulait me garder. Gazelle, je l'aime, je l'adore ! Pendant ce temps, Gazelle reçoit son chauffeur.

– Bonjour Monsieur, comme pour vos camarades, je ne veux pas entendre de mademoiselle ou de Marquise, je suis Gazelle. Parlez-vous couramment l'anglais ? Avez-vous le permis de conduire ?

– Oui.

– Savez-vous réparer le moteur de ses voitures ?

– Oui, je suis mécanicien.

– C'est très bien, votre travail consiste à : réparé tout ce qui tombe en panne, de la serrure, à la chaise, placard et automobile, c'est vous qui achèterez le matériel dont vous aurez besoins et également être le chauffeur, aller faire les achats avec la cuisinière ou avec la femme de chambre, ou nous emmener, Mon fiancé, moi ou nous deux. C'est votre Job ?

– Oui gazelle, cela me va. Est-ce que je serais logé ?

– Bien entendu, je te montrerai. Maintenant les choses plus sérieuses, combien veux-tu gagner par mois ?

– Bou, je ne sais pas, sept-mille, huit-mille ?

– Je ne sais pas non plus, je te donne huit-mille, après un mois, je paye ta sss, tu as droit à un mois de vacances payés. Je te montre ta chambre. Au passage, elle montre la chambre des femmes au chauffeur.

– Ici habite notre cuisinière, et notre femme de service. Elle frappe à la porte. On peut entrer ?

– Pas de problème.

– Bon, je vous présente Christian, notre chauffeur, Madeleine, notre cuisinière, et Marest notre femme de service. J'ai réfléchi. Je vous demande de commencer votre travail de suite, Madeleine, tu réfléchis ce que l'on mangera demain et tu me dis la somme d'argent, dons tu auras besoin, pour tes achats. Ensuite, vous vous rendez toutes les deux à l'agence, et vous demander 2 personnes, qui seront vos aides, Ils sont avertis. C'est vous qui les choisirez, et vous les ramenez ici. Elles prendront la chambre à côté de la vôtre. Toi, et moi, Christian, on prend un tricycle et nous achetons un mini-bus. Ce soir, nous nous retrouvons à dix-huit heures, je vous emmène manger.

Pendant tous ce temps, Julia s'agrippât à la taille de Gazelle, ne la quittait pas, courait même à côté d'elle, de temps en temps, elle recevait un baiser de Gazelle. Puis ils sont allés acheter un mini-bus le plus grand, de 18 places. Au retour, des vêtements pour Julia, ainsi que des uniformes pour l'école. Et comme ils avaient encore un peu de temps, ils sont allés faire inscrire Julia à l'école, avec en plus, un instituteur privé pour lui faire rattraper son retard, après les vacances de Noël, le 5 janvier, elle se rendra en classe. Gazelle commande un service qui cuisinera sur place, pour son anniversaire, elle attend plus de cent personne.

Elles se font conduire dans un très bon restaurant de la ville en mini-bus, par Christian, et fut agréablement surprise de voir qu'il ne buvait pas d'alcool, chose rare ici.

– Bon, écoutez-moi tous, samedi matin, arrivent, mon fiancé, ses deux sœurs, et ses parents, ils vont rester jusqu'en janvier. Pendant ce temps, je vous demande un service royal avec eu, le plus fin qu'il existe, l'anglais serra notre langage. Pouvez-vous faire ça ? Je vous demande un service de grand lux, regardez comme ici, je veux encore mieux, si possible, je veux voir le sourire sur vos lèvres, même si vous prenez une engueulade. Je veux leur en mettre plein le cul. Je me suis vu traiter de primitif, de quelqu'un qui ne sait rien faire. Ils vont connaître notre hospitalité, ils vont me connaître. N'oubliez pas, je suis Gazelle. À leur arrivée, vous faites comme dans Mary Popyns.

– Comment ça ? demande Madeleine

– Oui, vous vous mettez les un à côté des autres pour leur dire bonjour.

– Gazelle, ton avocat demande quand il doit venir.

– Tu lui dis, le jour de l'arrivée de ma famille.

L’anniversaire.

•

•

Le grand jour est arrivé. Gazelle, accompagner de Christian et bien entendu de Julia vienne chercher la famille à l’aéroport, elle a la permission de venir jusqu’au contrôle les chercher. Gazelle est habillé de la robe rose, le cadeau de la compagnie d’aviation, avec un très grand chapeau. Aider par Christian, les bagages son rassemblé par un porteur qui reçoit cinquante pesos, pendant que Gazelle embrasse toute la famille.

– Christian, montre nous le chemin s’il te plaît ! Dit-elle pendant qu’elle se vautrait littéralement contre Jean-Luc pour l’embrasser et Julia ne la lâchant toujours pas.

– Qu’est-ce que c’est que ce chapeau ? Demande Jean-Luc.

– Comme cela, on ne voie pas mes boucles.

– Mais moi je veux les voir tes boucles de Négresse,

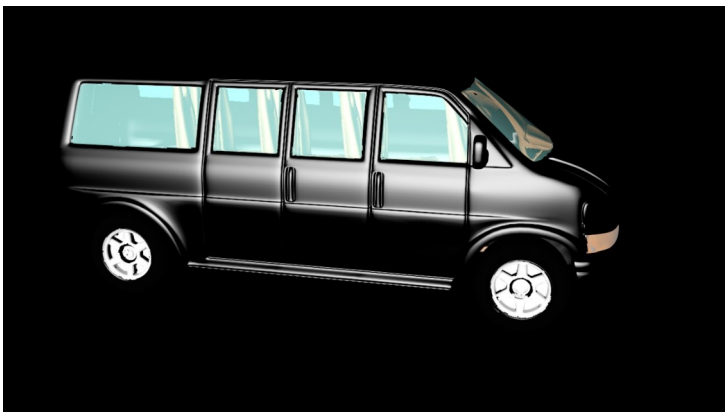
– Christian, tu peux prendre mon chapeau ? Monsieur ne l’aime pas.

– Gazelle, si tu veux mon avis……

– Je ne te demande pas ton avis, tu vas être de sons avis j’en suis sûr. Tous les hommes se soutiennent. Comment a été votre voyage ? demande Gazelle à la maman.

– Merveilleux, je n’avais jamais utilisé les premières, c’est vraiment bien. Le personnel, il avait l’air de te connaître, ils parlaient souvent de Mademoiselle la Marquise.

– Tu as loué ce mini-bus pour nous ? Demande le père.



– Non, je l’ai acheté cette semaine, Christian m’a aidé.
Les voici arrivé devant la maison, une surprise, devant cette grande et belle maison, ils entrent, tout étonné, les quatre femmes du service, en ligne, Gazelle prend les devant,
– Mesdames, je vous présente nos invités, Madame Geneviève Douchamp, monsieur Roland Douchamp, Mademoiselle Janine Douchamp, Mademoiselle Angèle Douchamp et enfin Jean-… Louc duchamp, mon Homme à moi, c’est votre patron. Je vous demande de faire le mieux que vous pouvez pour nos invités.
– Je vous présente Madame Madeleine, la cuisinière et son aide Mademoiselle Erica, Madame Marest, avec son aide Jocelyne, pour votre service de chambre et autres. Enfin, Monsieur Christian, pour les réparations et votre transport. Demain, c’est lui qui vas nous transporter jusque dans la salle de réception, pour les festivités.

– Gazelle, un monsieur Avocat ou notaire voudrait te parler.
– Fais-le entrer, je l’attendais justement. Il entre. Oh je vous reconnais, vous este celui qui m’a fait savoir que j’étais devenue Marquise ! En fait un cadeau empoisonné hein ? Le notaire souri. Avez-vous mangé ? Non je suppose, Elle n’attend pas les réponses. Madeleine ? Le couvert pour le notaire était déjà sur la table. Monsieur le notaire, essayiez-vous, et dites-moi l’objet de votre visite.
– Mademoiselle la Marquise, demain vous aurez vos dix-huit ans, et je dois vous remettre vos bien, que je gérais, ou que je gère encore.
– Maintenant, je dois les gérer ? C’est cela ?
– Oui, mademoiselle la Marquise.
– Jean-… Louc, tou sais faire ça toi ?
– Quoi donc ?
– Gérer mes sous pardi.
– Comment veux-tu que je sache faire, je ne suis pas banquier.
– Bon Monsieur, combien nous coûtait la gestion de mes biens ?
– Trois-mille pour un moi, c’est dans le protocole.
– Donc, avec un contrat illimité dans le temps, je vous offre deux-mille, et vous continuez, minimum un an. Excusez-moi, mes amis, mais je suis obligé de le faire maintenant, cela ne durera pas longtemps, promis. Madeleine, servez donc du vin, celui que nous avons acheté ensemble. Monsieur Le Notaire, seriez-vous d’accord ?
– D’accord, oui, je suis d’accord
– C’est très bien, donnez-moi votre résultat sil vous plaît.

– Ce sera très cours, mais toute la famille était intéressée, et Gazelle, l'a fait venir extra devant la famille. Alors voici, ceci est votre revenue mensuelle, de cinq-cent-mille, s'ajoute votre revenu annuel de deux millions et demi, La famille s'était figée avec des yeux dilatés. Ça, ce sont vos bien fixes, de quatre-vingts millions, plus votre maison d'une valeur de vingt millions. La famille ne bougeait plus.

– Merci beaucoup monsieur, après son départ, elle dit. Merde de merde Jean-… Louc, j'ai vraiment besoin de toi.

– Pourquoi faire ?

– Pour dépenser tout ça. Toute la famille regardait Gazelle sur le côté, se demandant si cela était bien vrai. Attends, j'ai une idée. Elle saute sur son téléphone. Bonjour madame, vous estes bien la directrice du centre des enfants de la rue ?

– Oui mademoiselle.

– Vous me reconnaissez ? je suis Mademoiselle Suzanne de Fariseur, Marquise du mont Passant, je vais avoir dix-huit ans, demain, à cette occasion, j'aimerais vous faire un don, j'aimerais que vous nous rendiez visite demain.

– je crois bien te reconnaître, tu es ma petite Négresse ? Pour un don, petite Négresse, je suis toujours prenante. À demain petite Négresse.

– Madeleine, ou en est le service ?

– Gazelle, le service et complet, jusqu'à la nourriture, qui arrive demain à dix heures. Deux personnes passe la nuit pour surveiller. Tu as commandé des musiciens ?

– Oui.

– Ils ont justement apporté leur matériel. Le service a déjà délimité la partie pour les invités personnels qui sera gardé, même le parquet pour danser est terminé.

– C'est très bien Madeleine, apporte-nous deux bouteilles de champagne, et tout le monde vient y goutter. Moi, j'aime ça. Apporte-moi également, la bouteille de vin, le cru de Douchamp. Le père à levé la tête, pour voir arriver son vin.

– Vous avez ça aussi ? Demande-t-il.

– Je l'ai commandé extra pour vous.

– Dis-moi Gazelle, jais remarqué que nous n'avions pas de couteau à table, est-ce un oubli ?

– Non, future belle-maman, ce n'est pas un oubli, ce sont nos amis les Espagnols, qui, ayant peur que l'on utilise nos couverts comme armes, nous l'on interdit. Petit à petit, les couverts reprennent place dans les familles, mais pas les couteaux, et il y a toujours beaucoup de famille qui mange avec leurs doigts, même chez les riches.

Il se faisait tard, et les invités sont fatigués, ils vont se coucher, accompagné par le personnel qui leur montre le chemin. Les chambres sont arrangées comme dans un hôtel, toutes munies de climatisation, elles leur montrent les commodités, les douches. Ils sont émerveillés. Jean-Luc accompagne ses parents dans leur chambre.

– Dis-moi Jean-Luc, demande la Maman, c'est elle qui à tout organisé ?

– Je ne sais pas, je crois que oui, je n'étais pas là, et elle n'avait pas de personnel avant notre voyage en France.

– Elle n'est ici que depuis une semaine, chapeau, c'est du boulot dit le père elle me surprend vraiment. Tu es tombé sur un bon partit.

– Tu sais, lorsque je l'ai connue, elle n'avait pas un rond, c'est elle qui c'est agrippé à moi.

– Pour tes sous ?

– Même pas, elle me disait continuellement qu'elle ne voulait pas d'argent, le refusait catégoriquement. Bien entendu, elle se faisait nourrir, mais pas plus.

Jean-Luc en entrant dans sa chambre, trouva une petite Gazelle nue sur le sofa, recroquevillée sur elle-même, elle boudait,

– Qu'est-ce qu'elle à ma petite Gazelle.

– Tu me fais attendre une semaine avant de rentrer et ton premier jour, tu me délaisses, je couche sur le sofa si tu ne me veux pas de moi. « *Et s'il ne vient pas petite conne, tu y as pensé, Il va venir, j'en suis sûr et certaine » ?*

– Allez, fait pas la conne, viens contre-moi, moi aussi j'ai envie de toi.

« Tu vois, il va venir, il vient », ! Puis Jean-Luc qui c'est dévêtu, l'attrape, la fait presque sauter en l'air pour la recevoir dans ces bras. Elle n'en finissait plus de l'embrasser, et lui de la caresser, de la faire vibrer dans ses bras. Elle sentait très bien son membre contre son vendre qui se durcissait, mais ce qui l'intéressait pour le moment, c'était sa bouche, elle en avait envie depuis son arrivée, cela était devenu pour elle intenable.

Enfin un peu de calme apparent revient, son attention se transporte maintenant sur ce membre en fin d'érection, les mains de Jean-Luc glissaient sur le dos et les fesses de Gazelle, dans son entre-jambe, sa bouche sur ses petits seins ronds et durs, Les mains de Gazelle s'emparent de cette verge pour pouvoir mieux ! la lisser, la caresser, le lieu des ébats a changé du sofa au lit, délicatement, Jean-Luc la pénètre.

Le gland de Jean-Luc se fraye un chemin dans les chaires du petit fourreau étroit de Gazelle, qui contracte ses muscles pour la masser encore au passage. Enfin, une danse folle dans ce fourreau commence, qui les fait ! Trembler, hoqueter, vibrer ensemble. La jouissance commune vient très vite, cette attente les avait très existé. Mais ils restent encore enroulés ensemble. Jean-Luc dort aujourd'hui avec son t-shirt, elle c'est tout de suite faufilé à l'intérieur, bien serré contre lui. Ils ont dormi jusqu'au matin, réveillé par Julia, qui voulait se caler entre les deux, et relevait le t-shirt de Jean-Luc, laissant la porte ouverte.

– Gazelle dit-elle en l'embrassant, bonne anniversaire. Comme ça je suis la première.

– Merci beaucoup mon ange. Gazelle dit encore jean-Luc, tu as ébloui mes parents.

– Avec quoi donc ? Je ne sais rien faire je croyais ?

– Avec ton talant d'organisation, ce que tu as fait pendants une semaine, il n'aurait pas peu le faire.

– J'ai cru, que je ne savais rien faire ? Et tu vois, ils vont avoir encore plus de surprises, je vais leur montrer ce que veut dire ! Hospitalité à « la Philippin », accueillir, réceptionner. Mes invités, ou les tiens, car nous sommes ensemble maintenant, tu ne me quittes plus, ils sont sous ma protection, et ce n'est pas qu'un mot, j'ai engagé quelques garçons pour les surveiller, pour qu'ils ne leur arrivent rien. Ici, c'est comme ça, et je suis également comme ça. Ils ne s'en rendront même pas compte. Ici, mon invité et le roi, même si je ne l'aime pas, il est mon invité.

Papa Roland voulait lui souhaiter bon anniversaire, la porte étant ouverte, il a tout entendu, doucement, il commençait à l'apprécier, à aimer cette petite Négresse.

– L’anniversaire s’annonçait très bien, Avant que gazelle ne fut habillée, toute la famille était déjà rassemblée dans sa chambre, c’est Jean-Luc qui lui mit sa robe de chambre sur les épaules, elle n’y pensait même pas.

La fête bat son plein, beaucoup de pauvres gens, beaucoup d’enfants de la rue, déguenillés, sale, ne sentant pas très bon. Ils venaient tous embrasser Gazelle, tous le monde la connais. Une petite fille fait la remarque à son petit frère : *ici, tu ne voles rien, c’est tout à Gazelle, compris ?* Oui il a compris, chez Gazelle, on ne vole rien, on demande. Ils voulaient tous un discours de Gazelle. Plus de deux-cents personnes était présent.

– Vous voulez un discours de moi ? Eh bien le voila. : Comme vous le savez tous, je suis né dans la rue, je vivais dans la rue, je dormais dans la rue, j’ai fait des tas de choses plus ou moins légale, dans la rue, pour survivre dans la rue, Je voulais voler la valise de Jean-… Louc, dans la rue, je me suis trompé, je n’ai pas volé sa valise, c’est lui que j’ai emmené, et celui-là, maintenant, je le garde précieusement, je ne le rendrais jamais, c’est mon homme à moi. Madame, Monsieur Douchamps, Jean-… Luc, c’est le mien. Maintenant, je n’ai plus besoins ! de voler, de mendier, de me cacher (elle pleure) et je vais essayer d’aider de mon mieux, ses enfants de la rue, qui n’ont rien. Je ne peux naturellement pas recueillir tout le monde chez moi, Il y a une maison pour cela, et aujourd’hui, je veux que cette organisation reçoive cinq-cent-mille pesos, Madame la directrice, venez prendre possession de ce chèque.

– Si je comprends bien petite Gazelle, je ne te reverrais plus assise à notre table de réfectoire ?.

– Si, vous me reverrez, mais faire le service, pas pour manger. Jean-… Louc, embrasse-moi. Mais avant, c’est la maman qui la prend dans ses bras, avant son fils.

– Tu sais te faire aimer toi, tu es digne de mon fils.

– Non Maman, je suis, je crois digne d’elle.

La directrice du centre, fondit en remerciement, ainsi que le maire, qui lui fit un long discours que personne n’écoutât.

– Gazelle, que fait-on des restes ?

– Regardez ses petits affamés, vous n’aurez pas assez de reste, je vous pris de faire un partage équitable pour tous ces petits monstres affamés. Pas pour moi, je suis peut-être un petit monstre, ou une grande, mais je n’en ai plus besoin.

Les tri-cycles

Le lendemain, de très bonheurs, Gazelle téléphone déjà.

– Halo Jo-Jo ? Est tu avec Anton ? Alors très bien, je pense que les filles vont vouloir faire de la plongée. Anton et Jo-Jo, ont tout deux la peau presque aussi noire que Gazelle, et ils sont très gentils Gazelle les as choisis justement pour leur gentillesse, mais surtout pour la couleur ébène de leur peau, c'est maintenant sa revanche, elle à tout calculé.

– Elles sont belles au moins les gonzesses ? Demande Jo-Jo

– Des goûts et des couleurs, on en discute pas, moi je les trouve pas mal.

– Et ont peu les baiser ?

– Si elles en font la demande, c'est votre problème, pas le mien. Mais uniquement si elles sont d'accord. Pas d'histoire !

– Tu nous connais.

– C'est pour cela que je vous ai choisi.

Ils se sont tous, levés assez de bonheur, se retrouvent tous dans la salle à manger, se demandant ce que Gazelle leur avaient préparé. Ils ne durent pas attendre très longtemps.

– Si vous le permettez, j'avais pensé que les jeunes filles si elles en sont intéressées, faire de la plongée sous-marine, si papa et maman ne sont pas intéressé, je vous emmène sur une autre plage, tranquille.

– De la plongée ? dirent les filles, oui, c'est super.

– Nous on se contentera d'une plage tranquille, disent les parents.

– Allô Jo-Jo, comme j'avais prévu, deux filles à la plongée, le restaurant comme prévu également, ils sont déjà prévenus.

– Christian, tu nous emmènes comme prévu. Madeleine, aujourd'hui, midi, personne ne mange ici, pour ce soir, j'aimerais une « pansite » avec du poulet.

– Tu ne vas pas faire de la plongée Gazelle ?

– Plus tard, je ne sais pas nager, je pense que Jean-… Louc va m'apprendre.

Nos deux bonhommes du tricycle, vienne pour prendre leurs passagères en charge, Angèle et Janine sont un peu surprissent de se trouver en face de deux Négros très souriant et prévenant, bien contentent de trouver deux beaux garçons, comme chauffeur et guide.

Gazelle avait fait un bon choix. Ils ont tout de suite sympathisé, les filles ne faisaient plus attention à la couleur de leur peau. À midi, après leur première plongée, Anton aida Janine à enlever sa combinaison, et Jojo aida Angèle. Dans le fou rire, Anton en tirant la combinaison de Janine, tira la culotte avec. De ce fait, Janine se retrouve cul nu au milieu de la pièce. Sans se dégonfler, Janine, le cul nu, lui demanda encore de lui retirer le haut, et se retrouve d'un coup, à poil, dans les bras d'Anton, qui le nez entre ses seins, ne pouvait plus respirer.

Jojo se crut dans l'obligation de faire la même chose à Angèle, qui après un cours moment, se retrouva également à poil dans ses bras, avec la différence que Jo-jo était maintenant, lui aussi nu. Angèle se retourna pour prendre la bouche goulûment de Jo-jo et commencèrent à se caresser mutuellement. Anton, naturellement, n'a, également pas perdu son temps. On entendait maintenant dans cette cabine que la respiration de nos protagonistes ! le claquement de leur bouche, de leurs lèvres, de leurs mains, leurs gémissements. Anton avait pris le trésor de Janine dans sa bouche, entre

ses lèvres, introduisant très profond sa langue qui cherchait le clitoris, Janine se dandinant sous sons ventre avait pris le pic astronomiquement gros dans sa bouche, pour lui faire prendre consistance.

Angèle, quant à elle, chevauchait le ventre de Jojo, qui lui faisait de doux massages pectoral, suçotant ses mamelons, mordillait dedans, la faisant sursauter.

Les gémissements de part et d'autres se faisait plus fort, plus fréquemment, les triques sont entrées dans les fourreaux de ses demoiselles qui jouissent déjà de cette attaque, elles laissent le contrôle aux garçons, qui ne tardent pas à éjaculer et faire éjaculer leur partenaire dans un cri de soulagement.

Elles avaient aimé ce jeu, de très bons partenaires, pour le futur. Idéal, pas besoin de chercher plus loin, elles recommenceront, c'est plus que certain. Pour un premier contact, c'était réussi. Ils vont continuer dans les profondeurs.

– Comment a été votre premier jour ? Demande Gazelle. À leur retour.

– Nous somme vraiment comblé, disent-elles rayonnante. Tes garçons ont été ravissants, très attentionnés, nous sommes très contentes de ton choix, cela ne pouvait pas être mieux. Comme les parents n'étaient pas présents, elles continues. Ils embrassent à merveilles, nous avons beaucoup aimé.

Julia était allée avec la famille, elle voulait rester avec Gazelle et jean-Luc, elle était ravie de pouvoir jouer sur la plage, nue, avec d'autres enfants ou venir taquiner jean-Luc et ses parents. De temps en temps elle venait se blottir contre la maman, qui l'avait pleinement accepté, qui la caressait. Elle ne connaissait ses caresses que depuis quelques jours. La maman aimait cette enfant.

Après quelques jours.

– Comment va votre plongée ? Demande Gazelle.

– Très bien, très bien et nos gardes du corps sont vraiment à la hauteur, merci pour ton choix. La semaine prochaine, nous plongeon seule.

Pendant les occupations de la famille, Gazelle se fit installer un sapin de Noël, Chacun recevra un bas rouge ! avec des oranges, des noix, des Papillotes, des boules en chocolat, et se fit faire une bûche de Noël que Madeleine confectionnât d'après la recette dans le web, des marrons grillés, 1000 pesos en plus pour le personnel. La Noël fut pompeuse, Gazelle s'était appliqué pour faire une jolie fête, comme le jour de l'an, avec comme il se doit des feux d'artifices, de qualité.

Toutes la famille avait décidé de rester plus longtemps, encore au moins un mois, peut être plus. Le père parlait de subvenir à ses frais, il ne voulais pas laisser payer Gazelle pour tout. Mais il ne réussi qu'a payer les pour-boire. Gazelle se réjouissait, les filles également.

Le petit négro.

Chaque jour un ou deux enfants venait faire l'aumône. Sous l'œil attendris de la maman.

– Bonjour mon garçon disait Gazelle, tu veux manger quelque chose ?

– Oui Gazelle, les filles et les garçons ils disent que tu es Gazelle

– C'est vrai mon chéri, je suis Gazelle. Madeleine, avons-nous encore pour ce petit estomac vide ?

– Bien sur, mais oh la la, il put ton chéri. Il faut le laver, avec la brosse, dit Madeleine, avec la brosse. Allez vient, déshabille-toi, tu vas prendre un bain. Madeleine aimait bien ses gamins qu'elle devait laver et nourrir. Au retour de la salle de bain, Il venait voir Gazelle.

– Gazelle, Gazelle, tu vois je ne pus plus !

– Fait voir ! Elle le renifla, mais tu sens très bon même, Madeleine t'a mis du parfum ?

– Non… C'est la savonnette.

Les filles ne voulaient pas changer, elle continuait leur plongé accompagné de leurs hommes de garde, qui entre temps étaient devenus plus que cela. Même le petit voyage de deux jours à Manille, elles n'ont pas voulu le faire, et sont resté sur place.

Janine surtout, elle s'est éprise d'Anton. Et, l'oblige presque à faire l'amour avec elle jusqu'à trois fois par jour. Ils sortent uniquement ensemble, se rendent dans les discos ou les bars. La nuit sur la plage, elle cherche sa présence, ne s'ai pas rendu compte qu'elle l'aimait.

La famille a décidé daller à manille avec le fairy, et partent avec leur minibus, Christian est le chauffeur bien entendu. Une nuit sur le bateau, ils ont dormi sur des couchettes. Jean-Luc et Gazelle on dormit dans la voiture, mais se sont fait du plaisir, ils en avaient envie depuis longtemps. Au matin, départ avec le mini-bus Les parents devant avec Julia, Jean-Luc, et Gazelle derrière, Jean-Luc pouvait continuer de passer ses mains sous la Robe de Gazette, qui ronronnait de plaisir.

La Famille à Manille en a profité, pour se rendre à l'aquarium, et les différents musés, Ils passèrent la nuit au Manila hôtel, Ils ont mangé le midi dans un très bon restaurant français en ville, a Mac carty.

Papa Roland n'était pas content, car il n'arrivait pas à payer, même pas l'apéritif, il arrivait toujours trop tard. Jean-Luc lui dit :

– tu donneras un pourboire au personnel en partant.

Même Jean-Luc qui ne connaissait pas Manille, était surpris.

– Jean-… Louc, je n'aime pas venir à Manille, c'est trop dangereux. Dans le restaurant de l'hôtel, Gazette appelle le gérant de l'hôtel.

– Monsieur, acceptez, sil vous plaît le payement de mon futur beau-père, je ne voudrais pas qu'il me refuse la main de son fils.

– Ne te fais pas de soucis, mon père est bien trop content de se débarrasser de moi. Le papa Roland était content, il avait enfin le droit de payer.

– Ce sera fait comme vous le désiré, Mademoiselle la Marquise.

Pour le retour, Gazelle à enfourcher Jean-Luc, son nez sur son épaule, le gland de jean-Luc bien enfoncé, elle s'endort, ses fesses lissées pas Jean-Luc, qui de temps en temps pouvait remonter une main jusqu'à sa poitrine. Seuls les mouvements de la voiture la berçaient, faisait vibrer la verge de jean-Luc dans son trésor, lui faisant donner de petit gémissement sporadiques Jean-Luc prit les directives pour rentrer. Ils la laissèrent dormir sur l'épaule de Jean-Luc, le nez dans le cou, les bras

pendant. Maman était maintenant en admiration devant le travail que Gazelle avait fournie pendant ses quelques mois. Elle se demandait comment elle pourrait lui rendre la pareille, sont avis sur elle avait bien changé, Gazelle avait gagné la guerre, elle était devenue la reine, pas que Marquise. À leur arrivée, Madeleine se précipitât, croyant Gazelle malade. Personne n'avait remarqué, que le phallus de Jean-Luc, se tenait toujours bien au chaud. Il la porta aussi directement dans leur chambre. En la posant sur le lit, elle se réveilla et ne voulait d'abord pas se séparer de lui. Les filles l'avait rejoint.

– Jean-… Louc, tou peut demander un tee à Madeleine, j'ai mal au ventre

– Tu as mal au ventre ? Que se passent-ils ?

– Rien de grave, j'ai mes règles. Et peus-tou aller me chercher la pilule à la pharmacie, avec cette ordonnance ? Janine a blanchie, et s'assoie.

– Eh Janine que t'arrive-t-il à toi aussi, tu as tes règles ? demande Jean-Luc.

– Non justement, c'est la deuxième fois consécutif.

– Et la pilule ? Demande Gazelle.

– J'ai oublié, depuis trois ans sans sexe, je n'en avais pas besoin. Je suis peut-être en ceinte ?

– Tou es en ceinte d'un petit négros, regarde le papa, tout noir comme moi. Bravo, Janine et son petit négro, le titre d'oune histoire d'amour.

– Mais je n'en veux pas, dit-elle, que vont dire les gens ?

– Ils vont dire, le joli petit négro.

– Je ne veux pas de négro.

– Si tou veut, tou me le donnes. Si tou veux vraiment,j'ai un docteur, nous lui rendons visite ?

– Oui dit-elle, je ne veux pas de négro.

– Je ne peux pas accoucher d'un négro et te le donner.

Gazette téléphone, et prend un rendez-vous de suite, elles se font emmener par Anton en tricycle. Le Docteur les attendait.

– Bonjour, petite Gazelle, c'est pour toi ?

– Non, c'est pour ma future belle-sœur.

– Combien de temps ?

– deux mois et demis environs.

– D'accord, 5000 pesos, mais elle doit rester 2 jours au lit. Réfléchissez bien, avant de le faire, je ne pourrais pas vous le remettre. Janine, réfléchis,

– tou me le donnes ton négro, moi, à ta place, je le garderais. Janine se met à pousser des cris.

– Anton, ou est Anton, demande-t-elle tous d'un cou en pleur, elles font entrer Anton.

– Anton, écoute-moi, que dirais-tu si je te disais, : je suis en ceinte ?

– Une fille ou un garçon ? J'aimerais mieux un garçon répond Anton.

– Ne fais pas le con, c'est sérieux.

– Je ne fais pas le con, je serrais papa, tu seras sa maman, que dois-je dire ? Dieu à dit, tu dois avoir des enfants, nous en auront d'abord un.

– Comment on va faire ? Je repars bientôt.

– Laisse-nous en discuter, mais pas ici, je suis sûr que Gazelle à une idée.

– Docteur, demande Gazelle, combien vous doit-ton ?

– Donnez-moi deux-cent-cinquante pour la visite.

– Allez, on s’en va.

– Tu vas en parler à ta mère ? Demande encore Gazelle, un petit négro dans la famille, avec moi et Julia, cela fait trois !

Doucement, mine de rien, ils ont amené la discussion sur un bébé noir. Tous le monde a crus qu’il s’agissait de Suzanne.

– Moi, j’aimerais bien avoir un petit Négro. Dit Suzanne

– Pourquoi pas dirent les parents, la maman est noire, le papa blanc, nous aurons un petit café au lait.

– Si le papa est noir et la maman Blanche répond Suzanne, se serra également un café au lait.

– Pour quand est-ce prévu ?

– Ho, dans deux ou trois ans répond Suzanne

– Dans deux ou trois ans, nous avons le temps d’y penser.

– Je pense dans sept ou huit mois répond Janine.

– Suzanne demande la maman, tu es en ceinte ou non ?

– Elle non répond Janine.

– Ne me dis pas…

– Si maman, dans six ou sept mois, vous estes grands parents.

– Maman, papa, je suis en ceinte !

– Je croyais que tu n’avais pas de copain en France ?

– Je n’ai pas de copain en France.

– D’où vient-il alors ? Ou bien…

– Oui maman, Anton est le papa.

– Quoi ? Tu veux dire, que tu vas avoir un black, un négro ?

– Non Papa, non Maman, je vais avoir un fils ou une fille, votre petite fille ou votre petit fils

– Que vont dirent les voisins ?

– Je ne fais pas un gamin pour les voisins, je me suis aperçu qu’Anton était pour moi plus qu’un ami, il devient même le père de mon enfant.

– Mais Janine…

– Rien du tout papa, Anton sera ton gendre, le père de ton petit fils ou petite fille, je serais sa femme et lui mon mari. Pour couper court à la discussion, j’aime déjà cet enfant, qu’il soit bleu blanc ou rouge, et j’aime son père, j’étais prête à faire une bêtise pour votre « *que vont dirent les voisins* ». mais si cela ne leur plaît pas, ils devront déménager, tant qu’ils ne payent pas pour mon gosse, je ne veux pas les entendre.

Gérard, le petit Négro est né, ce fut un joli garçon, pas aussi noir que le papa et que Gazelle, mais très beau. Gazelle était contente, elle avait son petit neveu, son petit Négro qu'elle adorait.